

A close-up portrait of a man with long brown hair, a full brown beard, and black-rimmed glasses. He is looking directly at the camera with a neutral expression. The background is dark and out of focus.

# Carbo 7

Dans les bras de Dieu

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

# **Dans les bras de Dieu**

**Jean Marc Martel**

**Roman policier**

**Les Éditions Jean Marc Martel**

**Du même auteur :**

Série policière CARBO, en 15 volumes.

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

**Le Justicier© 1995**

**L’Inceste... c’est pour la vie© 1996**

**Élen© 1997**

**Justice Maudite©2000**

**Que l’on continue... Julie© 2003**

**Journalisme d’enquête sur la construction© 2011**

**Opération Cobra© 2011**

**Le Québec Noir©2011**

**Série Érotico-sensuelle :**

**Myriam© 2011**

**Marie-Lou© 2011**

**Mireille© 2011**

**Katrine© 2011**

**Je me hais...Je m’aime© 2011**

**Lina© 2011**

**Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel**

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada  
Bibliothèque nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011  
ISBN : 978-2-924103-03-6**

**Ce roman est publié par les éditions Jean Marc Martel sans  
aucune aide gouvernementale.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété exclusive  
de l'auteur. Aucune reproduction, de quelque manière que ce  
soit, partielle ou complète, est interdite sans l'autorisation de  
l'auteur.**

[Jeanmarc-martel@hotmail.com](mailto:Jeanmarc-martel@hotmail.com)

## **Partie un**

Carl Bouchard est assis dans la salle d'attente de l'aérogare de Québec. Il fait la lecture, avec peu d'intérêt, du journal du matin. Il attend le départ de son avion qui doit le conduire à l'aéroport de *La Guardia* de Toronto. Une fois sur place, il devra attendre au moins quarante-cinq minutes avant le départ pour Londres. C'est cet endroit qu'il avait choisi pour se retirer pendant trois semaines. Après cela, si sa réflexion ne s'était pas arrêtée, il poursuivra son séjour ou tout simplement s'envolera vers d'autres lieux, plus propices à une prise de décision.

Il reste encore une quinzaine de minutes avant que l'embarquement ne soit ordonné. La procédure des douanes ayant été effectuée, il n'a d'autre choix que d'attendre patiemment l'appel. Le journal parlait encore de son dernier dossier, qui cette fois, n'avait pu être gardé secret suite à la mort violente de Tantie. Les journalistes avaient fait le lien, entre la vieille dame et le privé qui avait conclu une délicate enquête de meurtres, d'extorsion et de chantage. Le tout s'étant

terminé par la mort de Tantie, en passant par le meurtre de l'une des victimes de l'extorsion, le pharmacien Pierre Castonguay.

Malgré les demandes du Lieutenant Émile Drolet faites aux journalistes en conférence de presse, de garder l'anonymat sur l'Agence CARBO, les journalistes n'en avaient pas tenus compte. L'histoire était de trop grande importance, pour qu'un pareil élément soit dissimulé à la population qui devait savoir.

Il dépose son journal près de lui sur la banquette et met ses verres soleil. Les yeux lui tournaient dans l'eau et il ne voulait pas que quiconque s'en rende compte. Son chagrin était difficile à contenir, d'autant plus que Josiane le lui rappelait constamment par sa seule présence. C'est elle qui, une heure auparavant, l'avait accompagnée.

Pour sa sœur adoptive, les choses n'étaient pas faciles à avaler. Elle n'avait pas cette étoffe et cette carapace qu'il possédait. Le milieu criminel était tout nouveau pour elle. Elle n'en comprenait pas encore les hauts et les bas. Toutes les choses où elle constatait de l'injustice la révoltaient. Elle s'attardait beaucoup aux gens qui, comme elle, avaient connu la misère. Elle ne pouvait pas, tout comme lui, rester indifférente aux malheurs des gens. Sa tendresse, sa naïveté et sa sensibilité faisaient qu'elle prenait à cœur tout ce qui arrivait aux autres. Un jour, elle se rendra bien compte qu'elle n'a ni la force, ni les épaules pour supporter tous les malheurs des gens qu'elle rencontre.

Carl est tiré de ses réflexions, par un appel provenant du système de communication interne de l'aérogare.

– Votre attention s’il vous plaît. On demande de toute urgence, monsieur Carl Bouchard à la réception. Merci!

La voix de la jeune femme répéta à trois reprises le message, avant qu’il ne réalise que c’était lui que l’on demandait ainsi. Il se lève lentement et marche en direction de l’endroit, près du passage de la douane. Après s’être identifié, il demande à l’un des préposés de communiquer avec la réception. L’homme lui passe l’appareil, après s’être entretenu quelques secondes avec celle qui lui avait répondu.

– Je suis Carl Bouchard, vous m’avez demandé?

– Monsieur Bouchard, gardez la ligne. Je vous mets en communication avec le bureau du Premier Ministre du Québec.

Moins d’une minute plus tard, il a la communication.

– Carl, c’est Denis Fortin. Je suis le chef de Cabinet du Premier Ministre Paul Sauvé. Te souviens-tu de moi? On s’est connu à l’Université.

– Je ne pourrais avoir oublié un salaud comme toi, dit Carl en riant.

– Je savais bien qu’une crapule comme toi ne m’oublierait pas. Carl, il faut que je te voie de toute urgence.

– Je ne peux pas. Je pars dans deux minutes pour Londres.

– Écoute, ne prends pas ce vol avant de me rencontrer. Le Premier Ministre veut te rencontrer sans faute, le plus rapidement possible. Si jamais tu refusais ce qu’il veut te proposer, nous nous arrangerons

pour que tu puisses rejoindre Londres dans les plus courts délais. J'envoie la limousine te chercher. D'ailleurs, elle est déjà en route.

– Il faut que ce soit drôlement important pour que ton patron insiste à ce point-là. Remarque que je n'y comprends pas grand-chose, mais par respect pour notre ancienne amitié, je vais attendre. Cependant, n'oublie pas que je veux me rendre à Londres.

– Je te remercie, Carl! J'apprécie vraiment que tu acceptes. Je te revaudrai ça un jour où l'autre. De toute manière, je serai présent à la rencontre. Nous aurons donc l'occasion de nous revoir très bientôt.

Carl dépose le combiné, contrarié par ce retard, mais, pouvait-il refuser à un ami, ainsi qu'au premier ministre? Il se rend au comptoir de la compagnie d'aviation.

– Mademoiselle, je ne peux pas partir pour le moment, une urgence me retient ici. Serait-il possible de faire débarquer mes bagages à Toronto?

– Bien sûr, monsieur Bouchard, il n'y a pas de problème à respecter votre demande. Vos bagages seront donc à votre disposition à Toronto, à moins bien sûr que vous ne vouliez que nous les fassions revenir ici. Ils pourraient y être demain en matinée.

– Cela serait encore mieux. Je vous remercie de votre service. J'apprécie votre collaboration!

Carl s'avancait vers la sortie, lorsqu'il aperçoit un homme en livre de chauffeur qui, d'un regard interrogateur, semblait chercher quelqu'un.

– Vous cherchez quelqu'un?

– Oui, je cherche, monsieur Carl Bouchard.

– Vous l'avez trouve, c'est moi.

– Si voulez bien m'accompagner. Monsieur, le premier ministre vous attend.

– Où devons-nous le rencontrer?

– Directement au *bunker* (difice gouvernemental où est situe le bureau du premier ministre), monsieur. Je m'excuse, à son bureau.

La limousine, drapeau du Québec flottant à l'avant, démarre rapidement en direction de la ville de Québec. Elle s'immobilise sur la colline parlementaire en un temps record. Carl se sent inconfortable de se voir trimbaler ainsi dans ce genre de véhicule. Il n'aime pas vraiment cette classe de gens que sont les politiciens, mais Paul Sauvé était le premier ministre du Québec, élu selon la démocratie par la volonté des citoyens. Il ne pouvait donc pas refuser de se rendre à sa demande, sans pour autant se sentir oblige d'accepter la raison de cette invitation.

L'ascenseur conduit les deux hommes dans l'antichambre du grand bureau, dont l'accessibilité n'était pas à la porte de tous. Avant qu'il

n'ait eu le temps de s'asseoir, Denis Fortin, son vieil ami d'études universitaires, l'air soucieux, s'avance déjà vers lui.

– Carl, je suis très heureux que tu aies accédé à ma demande.

Les deux hommes se serrent la main, heureux de se revoir après une si longue période de temps. Carl n'avait pu oublier cet homme avec qui il avait fraternisé. Il n'est pas surpris de le retrouver à un poste aussi prestigieux. Déjà, à l'Université, Denis était reconnu par ses professeurs comme un étudiant au-dessus de la moyenne, pour ne pas dire le meilleur de la faculté de Droit. Malgré cette intelligence supérieure, Denis Fortin était aussi un bout en train, toujours prêt à faire un mauvais tour à ses compagnons ou à ses professeurs. Il adorait les voir se retrouver dans l'embarras, en leur posant des questions pièges, soulevant le ricanement de ses confrères de classe.

– Carl, si tu veux bien me suivre, Paul t'attend avec impatience. Il a annulé tous ses rendez-vous pour te rencontrer.

– Tu ne pourrais pas me dire, en quelques mots de quoi il s'agit?

– Je n'en ai pas le temps, il te le dira lui-même. Allez, viens!

Les deux hommes pénètrent dans le grand bureau. Carl se sent mal à l'aise, car il avait, comme tout le monde, vu et entendu le premier ministre à la télévision où dans les journaux, mais de là à le rencontrer en chair et en os, c'était impressionnant. Lorsqu'il entre et que la grande porte se referme derrière lui, il s'arrête ne sachant trop

comment se comporter, devant cet homme qui exigeait le respect, à cause de son rang de premier homme de la Province.

Paul Sauvé se lève en voyant entré son visiteur. Il s'avance vers lui en tendant la main, pendant que Denis Fortin fait les présentations.

– Paul, permettez-moi de vous présenter un vieil ami. Si quelqu'un peut vous aider, c'est votre homme sans aucun doute, Carl Bouchard.

– Monsieur Bouchard, je suis vraiment touché que vous ayez annulé votre voyage à Londres. Je suis vraiment ravi de vous connaître, dit Paul Sauvé en lui serrant la main.

– Moi de même, monsieur le Premier ministre. Je ne pouvais pas refuser un appel de votre part. Cependant, pardonnez ma remarque, mais cela me tracasse au plus haut point.

– Je n'en doute pas, on le serait à moins. Vous devez cette demande à Denis, mon collaborateur irremplaçable. Celui qui a toujours réponse à tout, et en qui j'ai la plus grande confiance. Il est d'ailleurs le seul en qui je puisse mettre cette confiance, sans douter un seul instant qu'elle puisse être mal placée.

– Je suis ravi de vous l'entendre dire monsieur, car Denis est un homme que je respecte beaucoup, répond timidement, Carl.

– Venez donc vous asseoir, nous en aurons pour un bon moment à discuter ensemble. Le sujet dont je veux m'entretenir avec vous est très délicat, mais aussi considéré comme confidentiel. Ce qui veut dire

que, si vous n'acceptez pas ma demande, vous devrez garder pour vous seul, tout ce qui se sera dit ici. J'ai votre parole n'est-ce pas?

– Vous n'avez pas à en douter un seul instant, monsieur.

– Je savais que je pouvais compter sur vous. Je vous en remercie, monsieur Bouchard. Ce n'est pas pour m'assurer de votre loyauté que je vous ai fait venir. Denis m'a fortement conseillé de vous rencontrer et de vous soumettre mon problème. Il semblerait, selon lui, que vous seriez le seul homme qui puisse m'aider dans cette délicate affaire. Cependant, je tiens à ce que vous sachiez que je suis vraiment désolé pour la mort brutale de votre tante. Denis m'a mis au courant, c'est d'ailleurs par les journaux relatant ces faits qu'il a pu retrouver votre trace.

– Je vous remercie pour votre délicatesse, monsieur, j'apprécie.

– Pour en revenir au but de votre visite, très peu de gens sont au courant de ce que je vais vous raconter, mais avant, je veux que vous sachiez que vous serez entièrement libre d'accepter ou de refuser, sans que je vous en tienne rigueur. Je veux que ce soit bien clair.

– J'en prends bonne note, monsieur.

– Avant de commencer, puis-je vous offrir un verre de quelque chose ou un café?

– Je vous avoue humblement que j'en aurais bien besoin, monsieur. Si vous permettez, je prendrais bien un *Johnnie Walker* sur glace.

– Denis, tu t'en occupes s'il te plaît?

– Bien sûr, Paul. Je vous sers la même chose?

– Pourquoi pas, dit le premier ministre.

Après que Denis Fortin eu fait le service aux deux hommes, il prend place dans le gros fauteuil, près de Carl.

– Pour en revenir à ma demande, monsieur Bouchard, si vous acceptez, votre rémunération et toutes les facilités que vous exigerez seront honorées. Je veux que ce soit bien clair entre nous, il n'est pas question de bénévolat.

– Je vous écoute monsieur, dit Carl, après avoir bu une gorgée. Il était temps, il avait la gorge sèche.

– Quelqu'un du milieu policier a déjà effectué un certain travail sur le dossier en question. J'ai ici son rapport complet. Il est la seule autre personne, en dehors de nous et ma famille, à connaître la vérité. Malheureusement, son travail n'a pas abouti au résultat que j'aurai aimé qu'il parvienne. C'est pourquoi, après consultation avec Denis, nous en sommes venus à la conclusion que si quelqu'un pouvait mener à bien cette affaire, c'était vous. Selon les informations que nous avons obtenues de différentes sources, dont je tairai les noms bien sûr, vous êtes notre homme. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de vous demander d'annuler votre voyage.

– Je ne pouvais refuser une demande venant de votre part, monsieur.

– Je dois vous avouer que je suis très mal à l'aise de me retrouver dans cette situation. En fait, il s'agit d'une chose qui est très

personnelle. Pour tout vous dire, il s'agit d'une histoire de famille qui me touche de très près. Depuis quelques mois, nous avons perdu toute trace de ma fille Marie-Diane, dont voici la photographie la plus récente. Elle a terminé ses études en politique à l'université, à la fin mai. Par la suite, elle a décidé de prendre une vacance avant de se trouver un travail. Elle est donc partie seule et sans but précis. Les deux premières semaines, nous avons eu régulièrement de ses nouvelles, mais depuis un mois, plus rien. Elle doit se marier la semaine prochaine. Pas besoin de vous dire que nous sommes tous très inquiets de cette absence. Jamais, elle n'a fait cela auparavant. Toute la famille est bouleversée, tout comme son fiancé d'ailleurs. Elle nous a fait parvenir une lettre, disant qu'elle avait fait son choix. Après certaines vérifications, elle aurait vendu sa voiture dans la région de Rimouski, puis retirer tout l'argent de son compte bancaire, soit la somme d'environ 50 000 \$ au total. Elle y faisait également mention qu'elle se donnait à Dieu, sans préciser vraiment ce qu'elle entendait faire. Il n'est pas besoin de vous dire dans quel état nous sommes tous. En gros, c'est ce que je peux vous en dire. Dans le rapport du policier, vous trouverez toutes les autres informations pertinentes à cette affaire. Ce que je veux vous demander, c'est d'accepter de retrouver ma fille et la ramener dans sa famille, la ramener parmi les siens, réussit à dire Paul Sauvé en se tournant pour ne pas laisser voir son angoisse et son chagrin.

– Je suis vraiment désolé, pour vous et votre famille, monsieur.

– Alors qu'est-ce que tu fais Carl? demande Denis Fortin. Est-ce que tu vas t'occuper de ce dossier? Si tu as besoin de temps pour réfléchir, tu n'as qu'à le dire.

Après un bref silence, Carl accepte de s'occuper de l'affaire. Paul Sauvé se retourne et fait face à son hôte.

– Monsieur, du fond du cœur, je vous dis merci. Denis va s'occuper de vous fournir toute l'aide nécessaire et voir à ce que vous ne manquiez de rien. Encore merci, dit le premier ministre en lui serrant la main. C'est un profond soulagement pour moi.

Denis Fortin ramasse le dossier sur le bureau de son patron et entraîne Carl avec lui dans l'antichambre, laissant son patron seul.

– Accompagne-moi dans mon bureau, nous allons mettre tout ça au point.

– Je m'étais pourtant bien juré de partir, de ne laisser personne me faire renoncer à ce départ. Il a fallu que tu réapparaisse comme ça et tout est chambardé, annulé. Tu savais que je ne refuserais pas, dis-le espèce de salaud?

– À dire vrai, je n'en étais pas certain. Je me souvenais qu'il n'était pas facile à l'époque de te faire changer d'idée. Tu avais une de ces têtes de cochon. Pour une fois, je n'étais pas certain de ma capacité à te convaincre. C'est pourquoi j'ai voulu que ce soit Paul qui te fasse la demande.

– Tu avais bien manigancé ton coup. Tu savais que je ne pourrais pas refuser au premier ministre. Je reconnais bien là ta façon de faire. Tu permets que je téléphone?

– Bien sûr, vas-y. Prends la première, elle est protégée.

Carl signale un numéro et doit patienter quelques sonneries avant que quelqu'un réponde.

– Josiane, c'est moi, Carl.

– Qu'est-ce que tu fais là? Je te croyais en route pour Londres.

– J'ai dû changer mes projets. Je te raconterai plus tard. Je vais avoir besoin de toi pour un certain dossier. Penses-tu que tu peux annuler tes projets?

– Carl, je suis tellement heureuse, je ne sais pas quoi dire.

– Alors, contente-toi de dire oui, c'est tout.

– Oui Carl, crie Josiane.

– Bon! C'est ce que je voulais entendre de ta part. On se revoit au bureau. J'y serai dans une heure environ. Demande à Claire de revenir aussi. À tantôt!

Les deux amis qui s'étaient perdus de vue depuis plusieurs années, presque 20 ans, réussissent néanmoins à s'entendre à merveille. Carl donne ses exigences qui sont acceptées d'emblée par le Chef de Cabinet. En moins d'une heure, tout était établi sans aucune discussion. Ils se retrouvent devant la grande porte, où attendait

patiemment le chauffeur. Ils se quittent avec une poignée de main vigoureuse. Carl, qui avait pourtant décidé qu'il devait réfléchir à son avenir, venait tout simplement de prendre sa décision. Il continuerait l'opération de l'Agence Carbo. Il se rend compte qu'il ne pourrait rien faire d'autres. Voyager, c'est beau, mais ça ne valorise personne. Sa douleur lui avait fait oublier qu'il aimait ce qu'il faisait, qu'il avait besoin de cette adrénaline qui le poussait à se surpasser. Aider les gens en difficultés faisait partie de lui, c'était profondément incrusté en lui, cela faisait partie de ses valeurs morales. Ses parents étaient comme ça, Tantie était comme ça et lui était comme ça. Londres n'aurait certainement pas changé ce qu'il était.

## **Partie deux**

Marie-Diane Sauvé vient de prendre une décision irréversible. Il lui fallait prendre du recul. Épuisée par ses études, il n'en fallut pas plus pour amorcer une orageuse engueulade avec son fiancé, Claude Dion. C'était une difficile décision à prendre, mais elle devait la prendre. Malgré l'amour qu'elle portait à cet homme, il lui était devenu nécessaire de s'éloigner. Faire le vide en elle, refaire ses forces et regarder ce qu'elle entendait faire de sa vie.

C'est le cœur gros, qu'elle quitta le Nord de Montréal, endroit privilégié où se situait le chalet de la famille Sauvé. Elle partait seule, sans l'accord des membres de sa famille, à la grande déception de Claude qui avait tout essayé pour la retenir auprès de lui.

La petite Mercedes roule sans but vers la Transcanadienne, en direction de la région de Québec. Marie-Diane décide de coucher deux soirs dans la Ville de Québec, mais elle n'y retrouve pas la tranquillité qu'elle recherchait.

À nouveau sur la route, bien décidée à se trouver un petit coin qui lui permettrait de faire le point, elle roule en laissant se dérouler le grand ruban noir. En fin d'après-midi, elle s'arrête dans la région de Rimouski, plus précisément dans un petit Motel du Bic. La température est merveilleuse, ni trop chaude ni trop fraîche. Elle profite de la petite brise provenant du fleuve St-Laurent, pour prendre une longue marche, cherchant à trouver en elle ce qui ne fonctionnait plus. Quelque chose s'était soudainement cassée, laissant un vide immense. Jamais auparavant, elle n'avait ressenti cet état de vide, de panique, de douleur et de solitude.

Après un léger souper, elle rentre directement au motel et s'allonge sur son lit. Après avoir avalé deux aspirines, elle espérait que cela pourrait lui aider à trouver le sommeil et permettrait que disparaisse le violent mal de tête qu'elle supportait depuis quelques heures. L'air pur et frais n'avait pas réussi à la soulager complètement.

Deux heures plus tard, elle se réveille la tête un peu plus légère. Sa migraine a totalement disparue. Elle sort à l'extérieur et décide de faire une autre promenade de solitude. Mains dans les poches de son manteau, elle marche sur le bord du fleuve, sans but, sans regarder autour d'elle, s'arrêtant au sifflet d'un bateau qui passait. Son esprit s'envole dans cette puissante machine qui glissait paisiblement sur l'eau. Elle le suit du regard, comme si elle voulait qu'il transporte avec lui dans sa foulée, tous les problèmes dont elle voulait se débarrasser.

Pourtant, lorsqu'il disparut à ses yeux, son désarroi était encore là, aussi présent et lourd.

La brunante tombe lentement sur le petit village du Bic, l'obligeant à rentrer. Elle se laisse tomber sur son lit, ne prenant pas la peine de retirer ses vêtements et s'endort profondément.

~

Au lever du soleil, Marie-Diane transporte son bagage léger dans le coffre arrière de sa voiture et reprend la route. Elle roule en suivant la circulation, sans faire de dépassement, se mêlant aux vacanciers en direction de la Gaspésie. Quelques larmes coulent sur ses joues.

Comme elle le faisait parfois depuis quelques jours, cette fois elle ne s'arrête pas pour le souper, comme si quelque chose lui disait de poursuivre sa route. Poussée par une puissante idée que quelqu'un l'attendait quelque part et lui ferait un signe pour qu'elle s'arrête. Elle ne remarque pas les villages qu'elle traverse, pas plus que la merveilleuse nature qui s'offre à ses yeux. Elle avance sur la route qui se déroule devant elle et dont elle recherchait la fin.

Soudain, un bruit étrange se fait entendre et la ramène à la réalité. L'indicateur de son réservoir d'essence marque presque vide. Il lui fallait s'immobiliser au plus vite à une pompe. Heureusement, moins d'un kilomètre plus loin, une station-service rudimentaire est tout près. Une fois le plein terminé, elle reprend la route, toujours poussée

par cette envie folle d'arriver à un but qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle savait devant elle quelque part.

Épuisée, le sommeil la gagnait rapidement, la forçant à s'arrêter à l'entrée de la ville de Percé. Elle gare sa voiture en stationnement en bordure de la route. Après qu'elle eut éteint le moteur, elle appuie sa tête contre le dossier et s'endort lentement après s'être recouverte d'un blouson de laine.

~

Un bruit lointain, mais persistant la tire de son sommeil. Le soleil du matin frappe durement dans son pare-brise, l'empêchant de voir l'extérieur. Après quelques secondes, elle constate que quelqu'un frappait à la fenêtre de sa portière. Elle baisse la vitre munie d'un système électrique.

– Madame, vous vous sentez bien? demande l'homme à la barbe.

– Oui, je pense que ça va. J'étais un peu fatigué, j'ai dû m'endormir.

– Ce n'est pas très prudent d'agir ainsi, dit l'homme à la voix mielleuse, douce et reposante.

Marie-Diane, poussée par elle ne sait quelle idée, sort de sa voiture. Une vieille Ford défraîchie est stationnée derrière elle. Une jeune femme lui fait un signe en guise de salutation. C'est à ce moment qu'elle regarde vraiment qui était cet homme qui l'avait ainsi réveillée. Il portait une longue robe blanche, surplombée par un

crucifix de bois, attachée à la taille par un cordon de matériel bleu clair. Une longue barbe descendait de son visage aux pommettes saillantes et teintées de rouge. De petites lunettes cerclées trônaient sur un nez sans défaut. Ses cheveux, d'un blond roux brillant, étaient attachés dans une longue tresse. Il avait ce regard d'où l'on ne peut détacher ses yeux, perçant, autoritaire et à la fois doux.

– Mademoiselle, dit l'homme en touchant l'épaule de Marie-Diane.

– Excusez mon absence, monsieur, je pensais à autre chose.

– Je ne voudrais pas me montrer entreprenant, mais accepteriez-vous de venir prendre le petit déjeuner avec nous? Il y a quelques tables derrière nous, c'est un endroit sublime pour offrir au Seigneur notre premier repas de la journée.

– Avec plaisir, enchaîne-t-elle, sans trop savoir pourquoi elle acceptait cette invitation.

– Permettez-moi de me présenter. Je me prénomme Jean et ma compagne Ève. Nous arrivons de notre camp situé en montagne à quelques kilomètres d'ici.

– Je suis Marie-Diane.

– Prenez place près de ma compagne, nous allons remercier Dieu pour le grand privilège qu'il nous a donné de vous trouver sur notre route. Il sera très agréable de partager avec vous notre humble repas.

L'homme se met à genoux et visage penché vers le sol, il entonne une prière qu'il offre à Dieu en levant les bras vers le ciel. Marie-Diane est

émue d'entendre cet homme prier avec autant de ferveur et de respect. Dans l'espace de quelques secondes, elle avait soudainement oublié toutes ses craintes, toute sa solitude et tout le terrible désordre dans son esprit.

Le repas est composé de fruits, de légumes crus et de pain fabriqué maison. Jean coupe le pain en pointes et le dépose sur une serviette d'un blanc immaculé. Il en prend une pointe, sur laquelle il pose ses lèvres en guise de baiser et la remet devant son invitée. Il fait de même avec la pointe qu'il donne à sa compagne Ève.

– Je ne voudrais pas être impoli, mademoiselle, mais ne serait-il pas possible que nous nous soyons déjà rencontrés? J'ai une impression bizarre que déjà nous nous sommes parlé.

– J'en serais surpris Jean, je viens de la région de Montréal.

– J'ai fait mes études dans cette ville et j'y ai même enseigné la théologie à l'université.

– N'étiez-vous pas à l'Université de Montréal?

– Vous avez parfaitement raison. J'y ai travaillé plus de deux ans avant de venir m'établir ici et d'offrir ma vie au service de Dieu.

– Monsieur Dumontier, Serge Dumontier, crie presque Marie-Diane, ne pouvant retenir sa surprise. J'ai toujours suivi vos cours avec tellement d'enthousiasme. Je n'arrive pas à y croire. Jamais je n'aurais pensé qu'un jour, je vous retrouverais quelque part. Je me souviens

qu'on avait dû, à ma grande déception, vous remplacer en cours d'année.

– Vous avez parfaitement raison, c'est bien moi. Cependant, je suis devenu Jean le serviteur de Dieu. Je dirige une petite communauté installée dans les montagnes. Nous sommes une trentaine de personnes que la vie a trahie à un moment où à un autre. Nous prions Dieu dans sa grande bonté de nous aider à nous protéger de ce monde pervers et sans conscience. Nous vivons des produits de la terre en cultivant notre nourriture et lorsque le Seigneur le permet, nous mangeons du poisson et de la viande.

Marie-Diane l'écoute et boit ses paroles sans l'interrompre, hypnotisée devant ce regard si envoutant.

– Je peux vous y amener le jour où vous le désirerez. Je viens ici tous les mois, pour y faire quelques emplettes indispensables. Chaque premier vendredi du mois, nous nous arrêtons ici pour offrir à Dieu notre repas, mais assez parlé de nous. De votre côté, que faites-vous?

– Je n'en sais rien, répond Marie-Diane.

Dans les minutes qui suivirent, elle raconta au couple tout ce qui lui était arrivé ces dernières semaines. Pendant qu'elle parlait, Jean lui prit la main qu'il caressa tendrement, sans qu'elle n'ait envie de la retirer. Une fois qu'elle eut terminé.

– Tous ces problèmes n'existent pas chez nous. Notre Ordre doit son existence à la volonté de Dieu qui m'a appelé vers lui. Nous nous

donnons corps et âme à son service. Nous avons renoncé à la richesse en prononçant un vœu de pauvreté. Nous avons renoncé aux biens terrestres et au péché. Nous refusons tout contact avec l'extérieur. Seuls, Ève et moi avons le droit de quitter le camp et de parler avec les autres habitants de la terre. Nous voulons que nos ouailles soient immaculées, nous refusons qu'elles soient entachées par les êtres impurs de cette terre. Nous avons notre propre médecine et nous subvenons à tous nos besoins. Que pensez-vous de cette manière de vivre la gloire de Dieu?

– Je..., incapable de parler, Marie-Diane laisse échapper quelques larmes.

Jean se lève et prend place près d'elle. Il l'appuie tendrement contre lui, caressant doucement ses cheveux. La jeune femme appuie sa tête sur l'épaule de l'homme et laisse aller sa peine. Après quelques minutes...

– Tu devrais venir avec nous, prendre un peu de repos dans notre église de liberté spirituelle. Je sens que tu en as le plus grand besoin. Devant tout ce désarroi, tu t'y sentiras libre et en paix avec toi-même et avec Dieu.

– Je n'osais pas vous en faire la demande. Merci de cette compréhension et de cette tendresse. Je savais qu'un jour, je trouverais quelqu'un sur mon chemin. J'en avais le pressentiment profond. Quand partons-nous?

- Il faudrait savoir combien de temps tu entends rester avec nous, ma sœur?
- Aussi longtemps que vous voudrez bien me garder. Je n'en peux plus de voir ce monde.
- Avant d'être acceptée chez nous, tu dois te départir de tous tes biens terrestres.
- Je ne vois pas de difficultés à le faire. Je vous offre à vous et à Dieu tout ce que je possède.
- Je suis heureux d'entendre ces merveilleuses paroles. Il y a autre chose que tu dois respecter. Tu ne devras dire à personne, pas même à ta famille où tu seras. Sinon, nous risquons d'être envahis par tous ces mécréants qui nous veulent du mal.
- Je respecterai votre volonté.

~

Dans les jours qui suivent, Jean accompagne Marie-Diane et Ève, jusqu'à Rimouski. La vente de la Mercedes rapporte la somme de 18 000 \$ à la jeune femme qui exige la somme en argent. Le garage accepte, mais elle devra patienter une journée. Pendant ce temps, elle se rend à la Banque Nationale et demande à fermer son compte bancaire de Montréal. Encore une fois, elle veut recevoir la somme en liquidité. Il avait suffi de trois jours pour qu'elle puisse obtenir entière satisfaction. L'argent lui fut remis dans un petit porte-document,

qu'elle remet aussitôt à son nouveau maître qui l'attendait à deux coins de rue. La vieille Ford repart aussitôt vers la profonde et lointaine Gaspésie, après un léger goûter. Marie-Diane se sent en paix avec elle-même, une fois qu'elle s'est départie de sa richesse monétaire. Tout au long du trajet qui la conduit vers la montagne où elle trouvera finalement la paix intérieure, loin de ce monde qui l'écrasait, elle sent légère et regarde avec de nouveaux yeux les paysages qui se déroulent devant elle. Elle y voit toute la beauté de la nature qu'elle sent pénétrer en elle comme un bien être qui ravive son corps et son cœur. Une liberté totale l'envahit davantage lorsque la vieille *Ford* commence à gravir la petite route de gravier conduisant vers le sommet de la montagne. La vieille voiture s'immobilise sur une éclaircie, sans doute travaillée à la main par le groupe sur l'emprise de la forêt. Jean l'informe que le reste de la route doit se faire à pieds, car il ne veut pas polluer la montagne et l'air divin qui y circule.

### **Partie trois**

Après avoir quitté le Parlement, Carl Bouchard est reconduit à son bureau par la limousine du premier ministre. Lorsqu'il en descend, plusieurs personnes observent la rutilante voiture identifiée au Gouvernement. Il ne peut retenir un sourire à la vue de ces gens qui cherchent à comprendre.

Une fois dans son bureau, il est reçu par Josiane qui lui saute au cou, l'étouffant presque dans l'ardeur de sa joie. Carl se détache d'elle en riant.

– Viens t'asseoir, j'ai beaucoup de choses à te raconter.

Sans attendre le couple d'amis se retrouve dans le bureau du patron. Carl lui fait part de la conversation qu'il avait eue avec son vieil ami d'université et le premier ministre du Québec. Josiane n'en revenait tout simplement pas. Ce n'était ni l'ami retrouvé ou le premier ministre qui la bouleversait ainsi, mais le total revirement de Carl. Lui qui l'avait quitté avec cet air abattu, ce feu sacré qu'il semblait avoir perdu. Lorsqu'elle l'avait laissé à l'aéroport, elle n'avait jamais connu

l'homme de sa vie sous ce jour. Voilà qu'à peine trois heures plus tard, il lui revient totalement transformé et redevenu l'homme qu'elle aimait en secret. C'est pour elle le plus beau cadeau que la vie pouvait lui faire. En trois heures, l'ambiance était à nouveau à son summum, mais n'effaçait pas pour autant la douleur profonde qui les marquait et les unissait davantage.

~

Le lendemain, après avoir pris connaissance des rapports du policier, Carl se met en chasse de Marie-Diane Sauvé. Il roule vers Rimouski, dernier endroit où elle avait été vue par un vendeur d'automobiles et la banque.

Une fois sur place, il se rend à *l'Auberge des Gouverneurs* et s'y loue une suite. Pendant que ses bagages étaient acheminés à sa chambre, il quitte l'hôtel en direction du Garage Toussaint, spécialisé en voitures usagées.

– J'aimerais voir le patron, dit Carl à l'homme qui le reçoit.

– Il est là dans son bureau. Allez-y, se contente de répondre le vendeur.

Le privé frappe à la porte et le gros homme lui fait signe d'entrer, sans bouger de sa chaise, levant à peine les yeux de son journal.

– Je me présente. Je suis Carl Bouchard, détective privé de la région de Québec. Je suis à la recherche de cette jeune femme. Elle aurait,

selon les informations que je possède, vendue sa voiture ici. Une Mercedes 1998, pour la modique somme de 18,000\$. Voici la photographie de cette jeune femme.

– Ouais! Répond l'homme obèse, jetant un regard discret sur la photo. Qu'est-ce que ça peut vous foutre que j'aie payé ce prix-là? Je ne l'ai pas forcée à vendre.

– Écoutez-moi bien, dit Carl en appuyant ses deux mains sur le bureau. Je ne suis pas venu pour la voiture, mais pour la jeune femme désemparée qui vous l'a vendue. Je veux des réponses claires, sinon je vais me fâcher et ce sera très désagréable pour vous.

Georges Toussaint se recule de son bureau et raconte à son visiteur encombrant tout ce qu'il sait. En fait, pas grand-chose. Personne n'avait été vu avec elle et pas de bagage. Selon l'homme, elle lui avait paru quelque peu perturbée, mais pas plus. L'enquêteur quitte le garage sans insister.

Cette fois, il se rend à la Banque Nationale. Il n'a aucune difficulté à rencontrer le directeur qui se montre coopératif à la vue du document autorisant Carl Bouchard à enquêter le dossier. La lettre est signée de la main du premier ministre et père de Marie-Diane. Il demande à son assistante de le rejoindre, car c'est elle qui avait procédé à la demande de la jeune femme. Encore une fois, on lui souligne qu'elle ne semblait pas malade, mais qu'il y avait quelque chose de bizarre dans son attitude. Le directeur remet au privé le nom de la personne ressource, de la succursale de Montréal Nord, contactée pour avoir les

informations sur le compte. Il décrit le porte-document qu'il lui avait remis, sans oublier la mise en garde qu'il lui avait servie, concernant le danger qu'il y avait de se promener avec une telle somme. Sur ceci, elle avait répondu que des amis l'attendaient.

Carl quitte la banque sans avoir obtenu d'autres informations supplémentaires à celles déjà contenues dans le rapport policier. Déçu, mais encore confiant, il entreprend de visiter tous les restaurants du coin. En tout, une trentaine d'endroits, où il doit montrer la photographie de la jeune femme. Bien sûr, il ne peut rencontrer tout le personnel, dû au fait que la grande majorité travaillait sur des horaires différents. Cet inconvénient ferait qu'il devra repasser une ou deux fois dans différents endroits, si besoin était.

Après deux jours de recherches, la plupart des cas sont marqués par la déception. Il entre au restaurant *Le Martinet*. C'était l'heure du souper. Il s'installe à une petite table du restaurant de seconde classe, genre relais de camionneurs. Après avoir mangé convenablement, il paie sa facture en laissant un généreux pourboire. Avant de partir, il montre la photographie de Marie-Diane à la serveuse.

– J'ai déjà vu cette femme, j'en suis certaine. Après une hésitation... Non! Je ne m'en souviens pas du tout quand, ou avec qui.

Déçu pour la centième fois, Carbo se dirige vers la porte, lorsque la jeune fille l'interpelle.

– Monsieur...

– Oui, dit simplement le privé en se retournant. Déjà, la serveuse se dirigeait vers lui.

– Monsieur, je me souviens, maintenant. Elle était avec Suzie la danseuse et un homme avec une grande robe et une barbe.

– Où puis-je trouver cette Suzie?

– Il y a bien longtemps qu'on ne l'a pas vue dans le coin. Il y aurait peut-être *Coco* qui pourrait vous en dire davantage. Vous le trouverez à la salle de billard. Il est toujours là avec sa gang de fous.

– Vous pouvez m'en donner une description?

– Cheveux longs et noirs, toujours des jeans, des tatouages sur les deux bras, une petite moustache et un gilet camisole, du genre *Dan Bigras*. C'est à peu près tout ce que je peux vous en dire.

– Vous venez de me donner là les plus précieuses informations que j'ai reçues depuis deux jours. Merci de tout cœur, accepté ce petit cadeau en guise remerciement. Carl lui remet un billet de 50 \$ dans la main avant de quitter les lieux. La serveuse lui fait un large sourire en le remerciant, tout en dissimulant rapidement le billet orange dans son tablier.

En deux minutes à peine, il se retrouve dans la salle de billard, située à proximité du petit restaurant. Il n'y avait pas foule, mais une bonne douzaine de personnes y jouaient aux tables ou parlaient entre eux, tout en buvant une bière. Il n'a aucune difficulté à repérer son

homme, qui était à une table en compagnie d'une jeune fille. Il s'approche lentement.

– C'est toi qu'on nomme *Coco*? demande le privé.

– Ouais! T'es flic ou quoi?

– Non, je voudrais m'entretenir avec toi tout simplement.

– Tu l'entends, il veut s'entretenir avec moi, dit-il en regardant sa compagne.

– Écoutez-moi bien. Je ne voudrais pas insister, mais je dois vous parler?

– Et si moi je ne voulais pas te parler, dit *Coco* en riant.

Un solide coup de pied bien placé sur la patte de la chaise le fait basculer sur le dos. Il se prend la tête à deux mains, s'étant frappé durement contre le mur. Des copains veulent s'avancer, mais Carbo lève les deux mains, tout en leur lançant un regard de défi. Ils se ravisent, préférant laisser cette affaire suivre son cours. D'un geste qui ne laissait aucun doute sur ses intentions, Carbo prend *Coco* par le bras et le pousse devant lui en direction de la porte.

– Maintenant, tu te tiens tranquille. Nous allons aller jusque dehors où nous serons plus tranquille pour parler.

Les deux hommes s'arrêtèrent près de la Z 28.

– J'ai 100 \$ pour toi, si tu réponds à mes questions.

– Vous n’auriez pas pu le dire plus tôt. Il fallait vraiment que vous me cassiez la tête?

– Avoue que tu ne m'as pas donné grand chance.

– Ouais! Vous aviez juste à pas être aussi pressé. On a ben le droit de rire, hostie.

– Je n’ai pas le temps de rire. Alors, que penses-tu de ma proposition? C’est ça ou j’emploie la force, ce qui ne te plaira pas du tout.

Flairant la bonne affaire, *Coco* reprend rapidement ses esprits.

– Cesera 200 \$ pas une cent de moins. J’suis pas un donneur, tout dépendra de vos questions.

– C'est 100 \$ ou je vais te massacrer à un tel point que même ta mère va avoir de la difficulté à te reconnaître.

– Bon, bon! Énervez-vous pas. C’est quoi vos questions?

Carbo parle une vingtaine de minutes avec le jeune homme. Ce dernier lui raconte que Suzie, de son vrai nom, Suzanne Denis, était une danseuse du *Undergroud* un bar du coin. Elle était tombée en amour avec un certain Serge Dumontier, un espèce de sauté de la religion. Il insista sur le fait qu'il s'était battu violemment avec ce dernier, mais qu'il n'avait pas pu empêcher Suzie de partir avec lui en Gaspésie, possiblement dans la région de Percé.

– Tu les a vus dans le coin dernièrement?

– Non, se contente de répondre l'homme.

– Tu peux me donner une description de Dumontier.

Il décrit l'homme à sa manière et empoche le billet de 100 \$ en saluant son bienfaiteur un peu trop agressif pour qu'il se lie d'amitié avec lui. Satisfait, Carbo regagne sa voiture et va fermer sa chambre d'hôtel. Il explique qu'il doit repartir sans faute. La préposée à la réception ne s'oppose pas à la demande, car d'autres clients l'occuperaient sans aucun doute. Quelques minutes plus tard, la puissante Z 28 démarre en trombe en direction de la ville de Percé. Il y arrive, tard dans la nuit, non sans s'être envoyé quelques cafés derrière la cravate pour se tenir réveillé. Il s'immobilise sur le stationnement d'un petit motel familial, *Le Goéland*.

Il est reçu par une charmante femme dans la quarantaine.

– Vous avez l'air exténué, dit-elle en le voyant.

– Disons que le sommeil se fait rare ces jours-ci. Vous avez une chambre?

– Oui, avec plaisir! J'ai justement deux clients qui ont quitté ce matin. Pour combien de jours?

– Je n'en sais rien. Je vais vous payer trois jours à l'avance, cela vous va-t-il?

– J'en suis ravi, dit la femme avec un merveilleux sourire.

Carl va s'installer dans son petit motel, laissant derrière lui la femme qui ne cessait de le regarder avec insistance. À croire qu'elle avait eu un soudain coup de foudre, pense-t-il en souriant. Ce qui n'était pas

pour lui déplaire, mais il n'avait pas le temps pour ce genre de chose. Plus tard, il pourrait peut-être s'en faire une bonne source d'informations dans cet endroit où il ne connaissait personne.

Après une bonne douche, il dort quelques heures. Ayant revêtu des vêtements un peu plus décontractés, il se dirige vers la salle à manger. Il est surpris de n'y trouver personne. Il s'apprête à quitter les lieux lorsque celle qui lui avait souhaité la bienvenue fit son entrée.

– Vous cherchez quelque chose?

– Ce n'est rien. Je pensais pouvoir manger un morceau.

– J'ai terminé mon chiffre de travail, mais je peux vous préparer quelque chose si vous désirez. J'en serais ravie.

– Offert avec autant de gentillesse, je ne peux refuser.

En quelques minutes, un repas léger fut mis sur la table de Carbo.

– Je peux vous tenir compagnie? Vous m'intriguez, ajoute la femme.

– Avec plaisir, pourquoi pas!

Au cours du repas, ils parlent de choses et d'autres. Monette, car c'était le nom de la femme, avait ce chaleureux et unique parler Gaspésien. Ce parler si imagé et doux à entendre avec ses expressions folkloriques et à la fois très colorées. Il a grand plaisir à répondre à ses questions, se rapprochant de plus en plus sur le but de son voyage et de sa vie personnelle. Il s'en amusait beaucoup.

– Dites-moi, vous connaissez un genre de groupe religieux dans le coin.

– Je ne comprends pas, dit Monette.

– Vous savez, un groupe de personnes qui vit ensemble retiré du monde.

– Ah! Vous voulez dire la secte du Regard de Dieu.

– Oui, dit Carbo, heureux d'entendre cette réponse, au-delà de ses espoirs.

– Vous pouvez m'en parler un peu. À moins bien sûr que vous n'ayez autre chose à faire.

– Non, je suis toute à vous. Je n'ai personne qui m'attend, s'empresse de reprendre Monette.

– Vous me voyez ravi de vous l'entendre dire. Alors, racontez-moi.

– Je préfère qu'on aille ailleurs pour parler de ça. Ici, les gens n'aiment pas qu'on parle de nos choses personnelles.

– Vous avez un endroit à me suggérer? questionne le privé.

– On peut aller faire un tour de voiture, si vous voulez.

– Pourquoi pas, il fait si beau aujourd'hui.

Un peu mal à l'aise, Carl sort avec sa compagne imprévue. Il sait maintenant qu'il pourra en tirer un maximum d'informations. Monette l'invite à s'arrêter en bordure du fleuve, dans une petite halte routière.

Le couple prend place sur un banc, face au fleuve d'où venait une petite brise bienfaisante. C'est Carl qui brise le silence. Il lui presse d'en connaître davantage sur la fameuse secte. Sa compagne lui avait mis l'eau à la bouche.

– Alors si vous me parliez de cette histoire de secte. Je suis très intéressé par ce genre de chose.

– Pourquoi, vous faites des études sur ce genre d'énergumène?

– Non, je suis un détective privé et je recherche une jeune femme que sa famille n'a pas revue depuis plusieurs mois.

Il en profite pour lui montrer la photo de Marie-Diane. Elle scrute la photographie avant de répondre qu'elle n'a jamais vu cette jeune femme.

– Vous savez, on ne les voit presque jamais. Il n'y en a que deux qui viennent de temps à autre. Toujours le grand prêtre et une femme qui est la même à chaque fois. Ici, les gens leur font la charité en achetant des légumes, des confitures ou de l'artisanat religieux qu'ils fabriquent.

– Est-ce qu'il y a des gens qui leur parlent régulièrement?

– Non pas vraiment. Il se fait de drôles de racontars. Certains disent qu'ils sont des fanatiques, pour ne pas dire fous. On prétend même que personne ne peut approcher leur camp sans se faire menacer par des armes à feu. L'hiver dernier, des gens sont allés leur porter des choses à *Ski-Doo*. Ils ont dû s'arrêter aux limites du camp.

- Ils ont déjà tiré sur des citoyens de la place?
- J'en sais trop rien.
- Quel genre de groupe religieux sont-ils?
- On dit beaucoup de choses sur eux. Une fois que je travaillais, un jeune homme dans la vingtaine a été trouvé dans le village. Il portait un signe sur le bras gauche comme un triangle avec un œil. Il avait deux doigts de coupé à la main droite. Il errait dans le village sans savoir où aller, sans rien à manger. C'est le bureau du Bien-être social qui l'a pris en main. On ne l'a pas revu. On dit aussi que le grand prêtre est un fou furieux qui se fait respecter par la violence. Il punit ceux qui font des péchés en les enfermant des jours entiers sans manger. Certains ont même dit qu'il les fouettait au sang pour que la souffrance les rapproche de Dieu. On dit aussi que plusieurs seraient sur le Bien-Être-Social.
- Combien sont-ils dans ce camp?
- On parle d'une trentaine de personnes en tout. Hommes, femmes et enfants.
- Combien d'enfants?
- Je ne sais pas vraiment.
- Vous savez où se trouve le camp?
- Oui, c'est en allant vers la Montagne du lac aux Saumons. On ne peut pas arriver à cet endroit en voiture. Il faut faire un bout de chemin à pied.

– Vous pouvez me montrer le chemin ou à tout le moins m'expliquer par où je dois passer?

– Je n'irai certainement pas. Je ne tiens pas à me faire tuer. Tout ce que je peux, c'est de vous expliquer par quel endroit passer. Ce n'est pas compliqué, c'est à une dizaine de kilomètres environ.

Monette trace un plan grossier sur un papier, montrant au privé comment il pouvait se rendre sur les lieux. Le soleil commençait à baisser dans le ciel et ils décident de rentrer. Il la dépose au motel en la remerciant.

– Vous n'allez pas monter là ce soir? demande-t-elle, avant de refermer la porte.

– Non, je vais plutôt aller faire une petite reconnaissance de la route et revenir me coucher. Bonne nuit et merci de votre aide, vous êtes gentille.

~

Carbo quitte le stationnement du motel et traverse la ville lentement. Il n'a aucune difficulté à localiser le bureau du Bien-Être-Social. En quelques secondes, il s'en fait un topo. Il file aussitôt dans la direction de la Montagne du Lac aux Saumons. Le chemin n'est pas très compliqué à trouver à partir de la grande route. Ce fut un peu plus difficile de localiser le petit chemin de gravier qui permet de se rendre vers le haut de la montagne. Il s'arrête à la croisée des deux routes et

prend le temps de se placer une indication qu'il ne pourrait manquer, même en pleine nuit, si besoin était.

Lorsqu'il revient à son motel, Monette est assise sur la galerie. Elle le salue avec un sourire. Il rentre prendre un peu de repos et prépare le matériel dont il a besoin pour le travail qu'il aura à effectuer au cours de la nuit.

~

Le cadran-réveil sonne comme prévu à deux heures. Il se lève rapidement pour prendre la route sans faire trop de bruit. Il immobilise sa voiture sur le terrain d'un petit garage, à deux maisons du bureau du Bien-Être. Il n'y avait plus personne sur la rue Principale, tout le monde dormait. Il marche jusqu'à l'arrière de la petite bâtisse, assez moderne. Sans peine, il trafique la serrure de la porte et s'introduit à l'intérieur avec prudence, craignant déclencher un système d'alarme. Ce ne fut pas le cas, ou bien il n'y avait aucun ou il ne fonctionnait pas.

Muni de sa petite lampe miniaturisée, il éclaire ses pas, pour finalement arriver dans le grand bureau principal. Il prend place à un ordinateur et en quelques minutes, il trouve ce qu'il cherche. Heureusement pour lui, les fichiers n'étaient pas fermés par des codes confidentiels, une négligence pour des dossiers du gouvernement. Après y avoir programmé sous différentes appellations le nom de la secte, l'écran lui révèle finalement ce qu'il cherche.

En tout dix-neuf personnes sont bénéficiaires du Service. Il imprime tous les renseignements et referme minutieusement le tout. Il lui avait suffi de quinze minutes tout au plus. Tout aussi prudemment, il quitte les lieux avant d'être surpris par quelqu'un qui pouvait tout comme lui ne pas dormir et se promener.

Une fois dans sa chambre de motel, il examine le document de plusieurs pages. Un seul renseignement attire vraiment son attention: tous les chèques étaient endossés à la Banque Nationale de la place. S'il comptait rapidement, une somme d'environ 15 000\$ par mois se chiffrait à près de 200 000\$ par année. Il émet un petit sifflement. Pourtant, un renseignement ne figurait pas sur la liste, le nom de Marie-Diane.

Il dissimule le tout dans sa valise et prend quelques heures de sommeil. Au petit déjeuner, il reçoit la visite de Monette qui vient le saluer aimablement. Elle est presque complètement différente de la veille. Vêtements plus mode, maquillage plus marqué et une confiance encore plus entreprenante, pour ne pas dire familière.

Après avoir bien mangé, il quitte la salle à manger pour aller rendre une petite visite officielle au bureau du Bien-Être. Lorsqu'il y arrive, il est reçu poliment par la réceptionniste. Cependant, la jeune fille lui indique que son patron, monsieur Bujold, n'est pas disponible.

– Vous pouvez m'indiquer son bureau?

Dans un geste qu'elle regrette aussitôt, elle montre le chemin à son visiteur qui, sans attendre, prend la direction montrée. Il frappe à la porte et avant d'avoir une réponse, il entre.

– Qu'est-ce que vous faites ici? demande Joachim Bujold, le directeur.

– On m'a dit que vous ne receviez personne, alors je suis venu quand même. J'ai certaines questions à vous poser. Tout d'abord, je suis Carl Bouchard, enquêteur privé.

– Sortez d'ici ou j'appelle la police. On n'a pas idée de rentrer comme ça sans être invité, dit l'homme visiblement frustré.

– Allez-y, appelé la police. Ils seront heureux que je leur communique les informations que j'ai contre vous. Votre petit jeu est terminé.

– Je ne comprends pas ce que voulez dire, répond Bujold en haussant le ton.

– Vous ne m'impressionnez pas avec votre voix. Vous allez tout d'abord répondre à mes questions. Combien vous donne Dumontier, pour que vous émettiez des chèques à ses membres?

– Vous êtes complètement fou de penser cela. Je suis un homme honnête, ma réputation n'est plus à faire dans cette ville.

– Je vais vous en faire toute une réputation quand les voitures de police viendront saisir tous vos dossiers. Expliquez-moi pourquoi c'est Dumontier qui endosse tous les chèques émis par vous et votre service à ses membres? Combien touchez-vous?

– Je n'ai pas à répondre à ces accusations ou à vos questions. Vous allez sortir de mon bureau, ordonne Bujold, sans trop de convictions.

– D'accord je sors, mais vous me reverrez très bientôt et cette fois avec la police. Vous comprendrez à ce moment-là que vous auriez dû répondre à mes questions. Cependant, il sera trop tard, car ce sont les policiers qui auront les choses en main. Au contraire, si vous collaborez, je verrai à souligner votre collaboration et les choses seront beaucoup moins difficiles pour vous et votre famille. Car, dans cette affaire, vous n'êtes pas seul, il y a les vôtres. La ville n'est pas grande ici, ils en seront chassés. Ils ne pourront plus sortir sans se faire pointer du doigt et se verront fermer toutes les portes. Même vos enfants ne pourront plus fréquenter l'école, pensez-y bien, monsieur Bujold.

Carbo porte la main à son front en saluant Joachim Bujold. Il se dirige vers la porte et comme il s'apprête à la refermer derrière lui, le directeur se lève.

– Attendez! Assoyez-vous. Nous pourrions peut-être discuter plus calmement. Nous sommes deux hommes intelligents, nous pouvons parler.

– Vous m'en voyez ravi, monsieur. Je pense que je peux vous aider dans cette affaire. Je sais que Dumontier a abusé de votre confiance. Alors, racontez-moi tout ce qui s'est passé dans tout ce dossier.

Bujold raconte sa première rencontre avec le grand prêtre de la secte, puis les suivantes sur une période de près de deux ans. Il explique les

menaces dont il fut victime et la crainte qu'il avait développée à l'endroit de sa famille. Il confirme l'entente établie avec Dumontier en ce qui avait trait aux chèques de tous les bénéficiaires de la secte. Il a un peu plus d'hésitation lorsqu'il en vient à l'argent qu'il recevait en retour. Cependant, il admet, après un long silence, qu'une somme de 1 000 \$ lui est remise chaque mois pour couvrir ces irrégularités.

Carbo a pris soin de mettre en fonction son enregistreuse miniature, mais combien efficace. Il a maintenant devant lui, un tout autre homme qui regarde vers le plancher, attendant que des mots de réconfort lui soient dits. Le privé n'en fait rien, il veut ainsi garder l'effet de culpabilité très présent. Qui sait? Dans le futur, il pourrait bien avoir encore besoin de lui.

– Il y a encore une petite chose que j'aimerais savoir, si vous permettez?

– Je vous en prie, au point où j'en suis, dit Joachim Bujold, la voix presque braillarde.

– Quel est le lien entre vous et la Banque Nationale, dans cette histoire?

– Poussart reçoit la même chose que moi, du moins je pense.

– Qui est Poussart? Quelle est sa fonction?

– Il est assistant du directeur de la banque.

– Vous connaissez une certaine Marie-Diane Sauvé?

– Non, elle ne figure pas sur notre liste.

– Vous pouvez me remettre une copie de cette liste des personnes de la secte qui bénéficient de ces argents?

– Oui je peux, mais vous ne devrez en parler à personne. Sinon, je suis un homme fini.

– Je vous comprends, dit simplement Carl, pendant que Bujold met en fonction son ordinateur personnel. Vous savez ce que fait Dumontier avec tout cet argent?

– Non, je n'en sais strictement rien, je vous le jure.

– Poussart le sait, lui?

– Je ne sais pas, nous nous voyons que très rarement. Il n'habite pas le village, dit Bujold, en remettant d'une main tremblante la copie de la liste.

– Mettez votre signature au bas, ordonne Carbo. Pour l'instant, vous n'avez rien à craindre de moi ou de la police. Ce dossier est de la plus haute confidentialité. Seul le ministre de la Justice pourra en décider du déroulement final. Vous n'avez donc pas à vous en faire. Je vous tiendrai au courant de la suite, dit-il en donnant la main au directeur qui transpire abondamment.

Les jeux sont faits. Le dossier vient de prendre son envol et ne s'arrêtera plus. Il n'avait pas vraiment besoin de la déclaration du banquier, il voulait à tout le moins le connaître. La Z 28 s'immobilise devant la petite succursale bancaire.

Sans difficulté, il rencontre Jean Eudes Poussart, adjoint au directeur. Il est reçu avec gentillesse et lorsqu'il fait mention que le but de sa visite était un énorme investissement d'un complexe hôtelier. L'homme, dans le début de la quarantaine, se montre très intéressé, allant jusqu'à offrir le café à son visiteur. Carbo explique que son projet n'est qu'à l'état embryonnaire pour le moment, mais que les choses pourraient bien bouger très vite. Il aurait donc besoin d'un bon conseiller, connaissant parfaitement la région. Il n'eut aucune difficulté à faire embarquer l'homme, qui semblait déjà sentir les profits faciles et tous les avantages que son amitié avec cet investisseur pourrait lui procurer. Il s'avance jusqu'à s'offrir en dehors des heures de la banque.

Le privé le laisse sur son appétit, prétextant qu'il avait un autre important rendez-vous. Il prend la carte professionnelle que Poussart lui offre en prenant soin d'y inscrire son adresse et son numéro de téléphone personnel.

~

Pendant ce temps, sur la montagne du Lac aux Saumons, l'heure de la prière vient de sonner. Une fois que tout le monde est agenouillé dans la grande salle, hommes, femmes et enfants tête baissées, attendent patiemment la venue de leur grand prêtre.

– Quatre jeunes femmes, revêtues de robe de coton d'une blancheur immaculée, font leurs entrées entonnant un chant de leur rituel, en

l'honneur du grand prêtre. Mains jointes et tête haute, elles vont se placer deux par deux de chaque côté d'une chaire de prédication surélevée et fabriquée de bois rond, comme tout le reste autour.

Le campement lui-même est construit en bois rond selon la méthode de nos ancêtres. Le camp en soi est composé de six constructions différentes, mais toutes reliées entre elles par des couloirs creusés à même le sol, ayant environ quatre pieds de profondeur et recouverts d'une toiture de bois, dissimulée par des branches de sapins et d'épinettes. Le tout est disposé en forme de croix, orientée vers le nord. À la base, se retrouve la salle de prière, mesurant quarante pieds par quinze et s'y joint la salle commune où vivent tous les membres, sauf le grand prêtre Jean qui, lui, demeure dans une autre partie située à l'Est. Un garde-manger creusé à même le sol a une profondeur d'environ cinq pieds sans fenêtre et n'a qu'une porte extérieure. On y avait accès par le couloir souterrain lequel se dirige vers l'Ouest. À la tête de la croix, c'est à dire plein nord, deux petites bâtisses de huit pieds par huit, servent pour l'une, en salle de toilette, et l'autre en remise pour les outils et autres.

Le grand prêtre Jean arrive enfin, revêtu lui aussi d'une grande tunique blanche et portant une large croix de bois sur la poitrine. Il regarde ses fidèles prosternés et entonne un chant qu'il avait lui-même composé. Une fois installé du haut de sa chaire, il ordonne aux siens de le regarder.

– Comme vous le savez tous, notre Dieu a été encore une fois juste dans sa bonté. Sœur Blanche, qui a commis le péché de l'impureté en fornicant avec frère Saül, qui a déjà reçu sa punition divine, sera amenée devant vous pour y être jugée. Cette nuit, Dieu a accompli sa volonté, en faisant rejeter de son corps impur l'enfant qu'elle portait. Il a été mis dans les bois pour y être dévoré par les bêtes sauvages à l'image de ses parents pour que la nature reprenne ses droits sur lui. Quant à sœur Blanche, nous devons lui imposer la punition qu'elle mérite.

Le grand prêtre Jean frappe dans ses mains et deux hommes, vêtus de robe noire et portant de longs gants noirs à mi bras, s'avancent lentement tête basse, traînant une jeune femme nue qui avait peine à se tenir sur ses jambes encore recouvertes du sang de son avortement. Ses longs cheveux recouvrent son visage et une partie de sa poitrine. Chacun des fidèles regarde le sang séché sur ses cuisses blanches comme du lait. Elle est déposée devant la chaire à même le plancher de bois rustique. On pouvait facilement entendre ses gémissements causés par la douleur et la situation qu'elle avait à subir.

– Vous avez devant vous, un être impur qui a souillé notre religion et nos prières. Elle a transgressé les bases même de notre vie en préférant s'adonner à la fornication. Elle a blessé, non seulement son grand prêtre, mais aussi celui qu'il représente, Dieu. Elle a fait porter sur chacun de vous la honte du péché en ne vous respectant pas, vous ses sœurs et ses frères. Elle a trahi par ses agissements d'animal tous

les espoirs que nous avons mis en elle, tout le respect que nous lui accordions comme servante de Dieu. Elle doit être sévèrement punie pour chasser à jamais en elle cette saleté dont elle s'est couverte. Notre Dieu tout puissant a repris l'enfant illégitime, nous laissant à nous ses serviteurs, le soin de la punir. Êtes-vous d'accord qu'elle doit être sévèrement punie?

– Oui, crient les fidèles réunis. Elle doit payer pour son péché.

– Je vais prononcer la sentence de notre sœur Blanche. Lève-toi, ordonne le grand prêtre.

La jeune femme essaie de se relever, mais trop faible pour le faire, elle retombe lourdement sur le sol. Les deux serviteurs en robe noire l'aident à se relever. Le sang s'écoule à nouveau dans l'entre-jambes de la jeune femme, descendant lentement sur ses cuisses. Ses jambes ne la portent plus et l'on n'entend plus ses pleurs. Un silence complet règne dans la salle, alors que le grand prêtre Jean entonne une prière en demandant à Dieu de l'aider dans sa décision. Après quelques minutes, levant les bras vers le ciel, il s'exclame...

– Dieu a guidé ma décision. Merci mon Dieu de donner à ton humble serviteur la force dont il avait besoin pour punir l'une de ses servantes. Notre sœur Blanche sera transportée dans la remise où elle sera nourrie de pain et d'eau pour neuf semaines. Chaque semaine, lui rappellera ses neuf mois de vie dans le péché. Durant cette période, personne n'aura le droit de lui parler ou de lui rendre visite. Elle devra dans toute sa nudité purifier son corps et son cœur. Après

cette période de pénitence, nous la ramènerons devant nous et nous demanderons à Dieu ce qu'il entend faire d'elle. Amenez-la, ordonne, Jean, qu'elle subisse les foudres de Dieu. Pendant que frère Pierre et frère Simon la conduiront dans son lieu de pénitence, demandons, tous ensemble à Dieu d'aider notre sœur. Chantons la gloire de Dieu et demandons-lui de sauver notre sœur Blanche.

Les deux gardiens marchent maintenant d'un pas lent, traînant avec eux la jeune femme qui n'avait plus conscience de ce qui lui arrivait. Ses jambes étaient couvertes de sang, laissant une mince trainée sur le sol, pendant que le groupe entonne une prière à haute voix, les bras levés vers le ciel.

Blanche est déposée sur un lit de branchages de sapin, puis recouverte par un grand drap blanc qui se teinte aussitôt de son sang. La porte est refermée et barrée de l'extérieur. Seul Pierre pourrait, une fois par jour, lui rendre visite en lui apportant le pain et l'eau.

Une fois les deux hommes revenus dans la salle, d'un signe de soumission de la tête, ils indiquent que la sentence est exécutée selon la volonté de leur chef spirituel. Une fois le chant terminé...

– Chers frères et chères sœurs, depuis quelques jours nous avons avec nous une nouvelle compagne, sœur Marie-Diane. Elle a choisi de vivre parmi nous le reste de sa vie, en donnant au service de Dieu, son cœur, son âme et son corps. Comme vous pouvez le constater, elle sera à mon service comme ses trois autres sœurs qui l'accompagnent. Ce soir, elle prononcera ses vœux dans notre cérémonie rituelle et son

sang, uni au nôtre, sera offert à notre Dieu le Très-Haut. Par la suite, nous partagerons avec elle notre repas de noces. Lors de son retrait de la vie des pécheurs qui l'entouraient, elle a été très généreuse envers nous. Nous la remercions de tout notre cœur. Maintenant, retournés à votre travail en priant Dieu de vous assister.

Le groupe baisse la tête, attendant que le grand prêtre et ses quatre servantes quittent la grande pièce. Une fois qu'ils eurent disparu, le petit groupe se lève en faisant le signe de la croix, puis se disperse.

Rendu dans ses appartements, Jean ordonne à ses trois servantes de préparer sœur Marie-Diane, pour la cérémonie du souper, en lavant son corps de toutes les impuretés qu'elle avait accumulées au cours de sa vie antérieure.

### **Partie quatre**

Pendant ce temps, Carbo est de retour à son motel. Il demande la communication avec Québec, désirant parler avec son ami Denis Côté, Chef de cabinet du premier ministre. Après quelques minutes d'attente...

– Je t'écoute Carl, que se passe-t-il?

– Je ne peux rien te dire au téléphone, mais les choses vont bien. J'ai besoin de te voir avec ton patron. C'est très important.

– Écoute, dans quinze minutes, je te donne un retour.

Carl sort de la douche lorsqu'il entend la sonnerie de son téléphone.

– J'écoute, se contente de répondre le privé.

– Carl, c'est moi. Viens nous rejoindre à dix-neuf heures à l'aéroport. Nous y serons et quelqu'un t'attendra à l'intérieur pour te conduire auprès de nous. À bientôt!

Après avoir fermé l'appareil, il décide de procéder à la deuxième manche de son plan. Comme la Banque Nationale est sur le point de

fermer, il communique avec Jean Eudes Poussart, lui demandant de passer par son motel pour certains détails. Ce dernier l'avise qu'il y serait dans trente minutes à peine.

Carbo est à lire le journal lorsqu'il entend frapper à la porte. Il va ouvrir, fort surpris d'y voir Monette.

– Tu ne me fais pas entrer? demande la femme.

– J'attends une visite dans quelques minutes. On pourrait se voir plus tard.

La déception est visible sur le visage de la femme. Elle tourne les talons en faisant un petit salut de la main, pendant qu'il referme la porte derrière elle. Il n'a pas à attendre longtemps celui qu'il espérait, car il se présente dans les minutes qui suivent.

– Alors, monsieur Bouchard, que puis-je faire pour vous?

– Beaucoup de choses, mais une en particulier.

– Dites toujours et nous verrons ce que je peux faire.

– En fait, je suis certain que vous pouvez y faire beaucoup. Je vais donc vous expliquer mon projet en entier. Je veux des renseignements sur la secte religieuse avec laquelle vous transigez depuis presque deux ans sous le nez de votre patron. Qu'en pensez-vous?

– Je... Je... ne sais pas de quoi vous voulez parler, répond Poussart en se levant pour se diriger vers la porte.

– Vous allez vous asseoir bien sagement, monsieur Poussart, dit Carbo en le faisant reculer alors qu’il appuie son index sur la poitrine de l’homme.

– Vous... Vous n’avez pas le droit. Êtes-vous policier?

– Non, c’est la raison pour laquelle vous allez m’aider et me raconter bien sagement tout ce que vous en savez.

– Je n’ai pas à répondre à vos questions. Laissez-moi partir s’il vous plaît.

– Vous allez rester ici, aussi longtemps que je le voudrai. En fait, tant et aussi longtemps que vous ne m’aurez pas tout raconté. J’ai tout mon temps, mais vous pas. Je peux vous offrir un verre? demande Carbo.

– Non! Je ne bois pas et je ne parlerai pas.

– Alors la soirée va être très très longue pour vous, reprend Carbo en posant son verre. Il avance vers son invité et l’empoigne solidement par son veston, le soulevant du fauteuil d’un geste puissant. Les lunettes de l’homme tombent sur le tapis lorsqu’il le repousse violemment sur le siège qui bascule sous le poids.

– Vous n’avez pas le droit, je vais porter plainte à la police, bégaie le banquier.

– Bon, alors allons-y, ainsi nous verrons lequel des deux sera mis sous arrestation. Allez, debout ordonne Carl, nous allons au poste de police.

- Non attendez, que voulez-vous savoir?
  - Quels sont vos liens avec Dumontier?
  - Il est un client comme les autres à la banque, rien de plus. Il y vient une fois par mois et toujours accompagné de la même personne, une femme.
  - Que vient-il faire à votre banque?
  - Je ne sais pas, je ne le reçois jamais.
  - Vous mentez, il ne fait affaire qu'avec vous. Il vous apporte les chèques du Bien-Être social et vous les lui échangez. Ai-je raison ou pas?
  - Qui vous a raconté cela?
  - Je ne dis jamais le nom de mes sources. Racontez-moi tout! Donnez-moi votre version des faits ou vous vous arrangerez avec vos troubles lorsque la police y mettra son nez dans quelques jours.
- Jean Eudes Poussart tremble de plus en plus, alors que la sueur perle sur son front. Il décide finalement de déballer son sac et de raconter l'entente. Il explique au complet son alliance avec le grand prêtre Dumontier, allant même jusqu'à parler du 1 000 \$ qu'il recevait chaque mois.
- Vous avez les procurations des membres de la secte vous autorisant à encaisser leur chèque?

– Non, je n'en ai pas. C'est pour ça qu'il me paye chaque mois. Je ne peux rien vous dire d'autre, je n'en sais pas davantage.

– Ce que vous avez dit restera entre nous, à tout le moins pour un certain temps. De votre côté, j'ose espérer que vous garderez pour vous notre conversation. Dites-moi quand il doit revenir?

– Nous sommes au début du mois, je pense qu'il pourrait venir demain, ou dans deux jours tout au plus.

– Alors vous allez me contacter dès qu'il apparaîtra chez vous. Voici mon numéro de cellulaire. J'attends votre appel.

Jean Eudes Poussart, la tête basse, sort du motel. Il reste quelques secondes près de sa voiture avant d'y monter, regardant droit devant lui. Pendant ce temps, le privé l'observe discrètement par la fenêtre dont il a soulevé le coin du rideau. En voyant ce comportement, il comprend que l'homme ne lui avait pas menti. Il était songeur, cherchant une solution au délicat problème dans lequel il se retrouvait. Il quitte finalement le stationnement.

Carl, voulant éviter la visite de Monette qui doit surveiller, préfère sortir immédiatement. Il se dirige vers l'aéroport tout en recherchant en chemin, un petit restaurant où il pourrait manger un morceau et relaxer un peu.

Il est un peu plus de dix-sept heures lorsqu'il entre au restaurant *Le Vieux Capitaine*. Une jeune serveuse vient lui remettre le menu. Il choisit le plat du jour, salade de crabe garni de crevettes fraîches. Une

soupe aux palourdes lui est apportée, accompagnée d'un petit pain cuit maison. Il mange avec appétit en dégustant la moindre bougée. Une demi-bouteille de vin complète le repas. Il refuse le dessert qui pourtant semblait un vrai régal. Le service n'a pas été des meilleurs, mais il donne quand même un généreux pourboire. Il a droit à un merveilleux sourire d'appréciation de la part de la jeune adolescente.

~

Trente minutes plus tard, il est installé dans le hall du petit aéroport, une revue à la main. Il n'y avait personne mis à part un employé qui s'occupait à faire du ménage derrière son comptoir, jetant parfois un œil intéressé à son téléviseur.

– Vous attendez le jet du gouvernement? demande l'homme indiscret.

– En effet, se contente de répondre Carl, sans lever les yeux de sa revue.

– Il sera ici dans dix minutes, monsieur.

– Merci de votre obligeance.

À peine les dix minutes écoulées, Carl entend le réacteur de l'avion qui touche la piste à vive allure. L'éclairage puissant trace un rayon dans la salle. Il se lève et observe l'appareil reprendre sa position, pour un décollage rapide. La porte s'ouvre et un homme en civil en descend, regardant de tous les côtés, la main droite à l'intérieur de sa

veste. Il arrive à l'intérieur et regarde celui qui se tenait dans la grande vitrine.

– Vous êtes monsieur Bouchard?

Carl se contente de faire un léger signe de la tête en guise de réponse.

– Veuillez me suivre monsieur, dit le policier garde de corps.

Les deux hommes se rendent sur la piste en direction de l'avion dont la turbine tournait encore. Ils grimpent le petit l'escalier et rejoignent la porte demeurée ouverte.

– Attendez dehors ordonne, Denis Fortin à l'intention du policier, en refermant la porte derrière son invité.

– Monsieur le Premier Ministre, mes respects, dit Carl en lui serrant la main.

– Vous avez quelque chose d'urgent à me communiquer, selon les dires de Denis.

– Votre fille fait actuellement partie d'une secte religieuse. Ils crèchent dans une montagne des environs. Je sais exactement où et avec qui elle se trouve. Il y a là une trentaine de personnes, des femmes et des enfants et, selon mes informations, plusieurs armes de chasse. Si j'en crois ce qu'on m'en a dit, il y aurait une bonne quantité de munitions. L'endroit est, semble-t-il, isolé et difficilement abordable sans être repéré. Ils sont méfiants et peu accueillants, selon les dires d'une amie. J'attends vos instructions avant d'aller plus loin dans cette affaire. Il y a certains risques.

– Nous n'avons qu'à faire intervenir une équipe policière. Qu'en pensez-vous?

– C'est vous qui décidez, monsieur.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée avant d'en savoir plus long Paul. Je pense qu'il serait plus sage que Carl aille y faire un tour et reconnaître les lieux avant toute intervention massive, dit Denis Fortin.

– Tu as sans doute raison. Qu'en pensez-vous, monsieur Bouchard?

– Je pense que Denis a raison. Il serait prudent qu'une équipe de policiers soit prête à intervenir, mais seulement lorsque je le jugerai à propos. Moins de risque nous prendrons, plus grandes seront les chances de votre fille, Marie-Diane. Il me faudrait une lettre demandant à la police de me prêter assistance en cas de besoin. Qu'en pensez-vous?

Paul Sauvé n'hésite pas à écrire une lettre officielle, enjoignant à tout policier de prêter assistance à Carl Bouchard enquêteur privé, dans toute intervention jugée nécessaire à la secte religieuse. Une fois signé, il remet le document au privé.

– Vous devez me la ramener coûte que coûte, peu importe les moyens que vous prendrez. Suis-je assez clair?

~

Sur la Montagne du Lac aux Saumons, le grand prêtre Jean vient d'entrer dans son appartement, précédé de ses quatre servantes. Il fait signe à trois d'entre elles de se retirer, mais retient Marie-Diane.

– Reste avec moi quelques minutes, j'ai à te parler. Assieds-toi, ordonne Jean.

– Je voulais aussi te parler Jean. Je ne comprends pas comment un homme comme toi peut être aussi cruel avec Blanche. Elle a pourtant été l'une de tes plus fidèles adeptes. Je ne crois pas que tu aies raison de poser un tel geste à son endroit.

– Je ne crois pas que tu aies à intervenir dans mes décisions. Ces ordres me sont transmis directement par Dieu et lui seul prend la responsabilité de punir. Je ne suis que son exécuteur, mais oublions cette triste affaire. Dans quelques heures, tout ceci ne sera qu'un lointain souvenir pour toi. Enfin, tu deviendras l'une des nôtres. Cela ne te fait pas plaisir?

– Bien sûr que cela me réjouit, mais je ne veux pas que mon acceptation dans tes fidèles soit entachée par la punition de Blanche. Je ne pourrai me donner en entier à cette fête, sachant que sœur Blanche souffre le martyr. Elle vient d'accoucher depuis à peine 24 heures. Tu as vu les saignements qu'elle avait? C'est trop cruel, elle a besoin de soins médicaux. Rends-toi compte qu'elle faisait une hémorragie, tu n'as pas vu tout ce sang qu'elle perdait?

– Ce n'est pas moi qui lui ai demandé d'avoir cet enfant. Il est le fruit du péché et Dieu l'a bien compris, car l'enfant est mort-né. À l'heure

qu'il est, les animaux de la forêt l'ont sans aucun doute dévoré. Et maintenant, sa mère subit les foudres de Dieu et tout est bien ainsi. Je ne veux plus revenir sur cette affaire. J'espère que tu feras de même, n'est-ce pas?

– Non, je ne peux pas me résoudre à oublier sœur Blanche, elle souffre trop. Laisse-moi lui rendre visite et lui donner les soins dont elle a besoin pour survivre. Sinon Jean, elle mourra et tu en seras responsable.

– Il n'en est pas question. Tu ne dois jamais t'approcher d'elle, c'est bien compris. De toute manière, même si elle mourait, ce ne serait pas la première que Dieu aura rappelée vers lui. Deux autres enfants sont déjà morts de maladie. Leur mère ne leur avait pas donné les soins requis et la maladie les a emportés, selon la volonté de Dieu.

– Je ne peux pas croire que la mort d'êtres humains te laisse aussi indifférent et froid.

– Tu sais, pour nous la mort n'est pas une atrocité, mais une délivrance qui nous conduit directement auprès de Dieu, notre Maître. Il a droit de vie ou de mort sur nous tous et lui seul décide de nous rappeler vers lui. Les hommes ne doivent pas intervenir dans ce processus naturel et spirituel. S'il choisit que notre sœur Blanche doive le rejoindre, il en sera ainsi. Nul ne doit intervenir pas même moi, c'est la volonté de Dieu et tu dois t'y plier.

– Écoute, j'admire beaucoup ce que vous faites ici. Je suis très heureuse d'être parmi vous et j'accepte de partager avec mes frères et

mes sœurs. Je t'en prie, délivre sœur Blanche et laisse-moi m'occuper d'elle, ce serait le plus beau cadeau à me faire. Je t'en prie, je ferai tout ce que tu voudras, mais sauve-la, je t'en supplie, dit Marie-Diane en s'agenouillant devant celui qu'elle implorait.

Pour toute réponse, elle reçoit une violente claque au visage qui la fait renverser sur le côté.

– Tu peux me battre si tu veux, mais sauves sœur Blanche, elle va mourir, dit-elle en pleurant.

Aussitôt, Jean la relève et la prend dans ses bras en caressant ses cheveux. Lentement, il descend sa main dans le dos de Marie-Diane, pétrissant sa chair sous ses doigts. La jeune fille appuie sa tête contre l'épaule de son grand prêtre. Il la soulève et l'allonge sur son lit, l'embrassant tendrement sur le front, sur les joues et il en arrive à la bouche qu'il ne fait qu'effleurer. Lentement, il défait la boucle fermant la robe blanche au cou, repoussant les deux parties déliées. Marie-Diane tremble, ne sachant que faire. Elle choisit de devenir la victime de son grand prêtre, espérant ainsi qu'il accepterait de soigner et de délivrer sœur Blanche. Elle lui avait dit de faire ce qu'il voulait d'elle. C'est ce qu'il faisait.

Il caresse maintenant les deux seins de la jeune femme sans qu'elle ne bouge. Sa bouche descend lentement sur la poitrine et atteint les mamelons qu'il mordille sauvagement, provoquant un cri de douleur de la part de Marie-Diane. Pourtant, elle le laisse continuer. Il se redresse soudainement, sort un couteau de sa soutane et entreprend

de découper la robe de sa compagne. De bas en haut, il la dévêt progressivement. Elle se retrouve ainsi à demi nue, seul son petit pantalon de dessous recouvre l'intimité de son corps. Des larmes coulent sur son visage, imaginant l'horreur qui se dessinait dans sa tête, mais pour sauver sœur Blanche, il pouvait tout lui faire.

Le grand prêtre retire sa robe et se retrouve complètement nu devant sa victime. Son membre en érection totale oblige Marie-Diane à fermer les yeux. Elle sent le couteau qui, maintenant, coupe le rebord de son petit pantalon, découvrant l'endroit le plus intime de son corps. Elle griffe de ses mains les couvertures, serrant les doigts désespérément, puis ce fut le grand vide, sa conscience et sa volonté ne répondaient plus. Dieu l'avait enfin délivrée, permettant qu'elle ne ressentît, ni ne voit ce qui allait lui arriver.

La jouissance de Jean est à son maximum lorsqu'il comprend que sa victime était toute à lui et qu'elle ne se refuserait pas à ses fantasmes. Il peut faire d'elle tout ce que bon lui semble.

Lorsqu'elle revient à elle, elle ressent une violente douleur au bas du corps. Elle se recouvre des restes de sa robe en s'adosse au mur. Elle comprend alors toute l'horreur des gestes posés par celui qu'elle adorait. Du sang tache ses cuisses et elle ne peut retenir un violent cri de douleur, exprimant tout ce qu'elle ressentait. Tout se bouleversait en elle, tout se déchirait pêle-mêle dans sa tête et son cœur. Toute la beauté qu'elle avait espérée de cette vie s'écroulait rapidement devant ses yeux, allant jusqu'à espérer la mort. En quelques secondes, elle se

referma complètement sur elle-même, se coupant volontairement du monde extérieur.

Lorsque les trois servantes se présentent dans la pièce, elles retrouvent un corps sans volonté, sans honneur, sans personnalité. Elle n'était qu'un être vide, fait de chair meurtrie. Elles la lavent avec ménagement et douceur, puis la recouvrent d'une grande robe blanche, arrangeant ses longs cheveux pour qu'ils retombent sur ses épaules comme une vierge qu'elle n'était plus, mais dont elle devait en donner l'image.

Elle est conduite sous escorte dans la grande salle où attendaient patiemment tous les fidèles adeptes du grand prêtre, Jean. Une volée d'applaudissements se fait entendre dès son entrée.

Jean lève les bras en demandant le silence et tout le bruit disparut instantanément. Le groupe s'agenouille en silence, pendant qu'on faisait asseoir Marie-Diane sur une grande chaise au pied de la chaire.

– Mes sœurs et mes frères, vous avez devant vous celle que nous allons consacrer à Dieu, pour sa pureté, sa charité et sa dignité. Aujourd'hui, elle a reçu la semence du représentant de Dieu qui nous donnera dans le futur un frère ou une sœur. À partir de maintenant, notre sœur Marie-Diane est l'une des nôtres, la plus chère à mon cœur. Vous devrez lui vouer le même respect qu'à moi. Elle devient de ce fait votre grande prêtresse. Dieu en a voulu ainsi. Chantons ensemble la gloire de Dieu, avant de prendre ce repas qu'il nous offre dans sa grande bonté.

À partir de ce moment, Marie-Diane venait, sans le savoir, de se faire une ennemie. Sœur Ève fut la seule à passer une soirée pénible et frustrante. Cette nomination la reléguait au deuxième rang dans le cœur de celui qu'elle aimait. Tous les privilèges, qu'elle détenait jusqu'à ce jour, venaient du même coup de s'effondrer.

~

Carbo a maintenant le champ libre. Il a reçu ses ordres et plus rien ne l'entraverait. Une visite s'imposait sur les lieux qu'il devrait investir. Il communique avec une compagnie d'aviation privée, retenant pour le lendemain un appareil qu'il piloterait lui-même, voulant ainsi éviter que quelqu'un d'autre ne soit au courant de son délicat travail.

Après une nuit reposante et un bon déjeuner, il se met en route pour l'aéroport. Quelqu'un l'attend pour lui prodiguer les conseils de bases dans l'utilisation de ce genre d'appareil. Un petit Cessna deux places, modèle 152, muni d'un moteur de 108 forces activé par quatre cylindres. Il avait une autonomie de vol d'environ quatre heures, mais il devait se garder une marge de sécurité d'environ 45 minutes. La chance le favorisait, aucun vent violent en vue ou prévu. Le préposé voulut connaître la destination et la raison de la location de son client, mais ce dernier préféra s'en tenir à une tournée touristique de la région. De toute manière, il n'avait aucun bagage à main.

Muni de la carte de vol de la région, il décolle aussitôt vers la direction repérée pour atteindre la Montagne du Lac aux Saumons. Le

ciel est d'un bleu merveilleux, accompagné d'un soleil radieux. Les conditions étaient idéales pour le genre d'excursion qu'il voulait faire.

L'avion monte rapidement pour gagner son altitude de vol et en quelques minutes il atteint l'endroit prévu. Au premier passage, il remarque le grand espace déboisé, situé sur un petit plateau d'environ 300 pieds de diamètre. Il n'a aucune difficulté à mémoriser la disposition des bâtiments en forme de croix. Une légère fumée se dégage d'une cheminée au-dessus du bâtiment principal. Il descend aussi bas que possible, afin de reconnaître le terrain avec plus de précision. Il peut ainsi constater que des gens s'affairaient à l'extérieur tout en observant cet intrus de métal qui survolait leur domaine.

Il en avait appris plus qu'il ne l'avait espéré et décide de s'éloigner tout en repérant les routes possibles pouvant lui faciliter l'accès au sol du domaine qu'il devrait approcher pour accomplir sa mission.

Il rentre à l'aéroport ayant vu tout ce qu'il avait souhaité voir. En tout, l'exploration avait eu une durée d'un peu plus d'une heure. Il pose l'appareil sans faute de pilotage.

De retour à son motel, il change de vêtements, préférant se vêtir plus chaudement pour ce qu'il avait à faire. Se rendre en montagne demandait une certaine préparation, surtout qu'il devait se munir de certaines choses essentielles à un séjour imprévu en forêt. Il se rend acheter l'équipement qui lui manquait sous prétexte d'un voyage de pêche. Les gens de la place étaient toujours très curieux envers un visiteur. La mentalité de village était très présente à chaque chose

qu'il faisait. Surtout, qu'il était sur place depuis quelques jours, certaines personnes, plus observatrices que d'autres, ne lui attribuaient plus le statut de touriste.

Il passe seize heures lorsqu'il quitte à nouveau son motel, prenant la direction de la Montagne du Lac aux Saumons. Quelques points avaient été ajoutés à sa carte, afin de l'aider sur certains repères relevés lors de son vol d'exploration. La Z 28 roule rapidement et atteint sans problèmes la petite route de gravier qui montait vers le campement de la secte religieuse.

Il préfère ralentir son allure, considérant l'adhérence de ses pneus sur ce genre de route. Une poussière s'élevait derrière sa voiture, masquant toute possibilité de voir, si quelqu'un le suivait. En entrant sur le petit sentier à peine assez large pour qu'une voiture y circule, il regrette de n'avoir pas sa *Gran Cherokee*. Les choses auraient été certainement plus faciles pour circuler et faire face à des embûches toujours possibles sur ce genre de route à la bonne franquette. À peine avait-il une centaine de pieds de fait, qu'une voiture arrive vers lui et freine de justesse, s'immobilisant à quelques pouces de la Camaro. La jeune femme au volant klaxonne bruyamment pour qu'il lui cède le passage.

Il fait marche arrière, puis se ravise. Ayant fermé son moteur, il sort de voiture après avoir ouvert le capot, simulant ainsi une panne. Son œil averti lui avait fait remarquer que la conductrice portait un costume ressemblant fortement à la description que lui en avait faite

Monette. Penché sous le capot, il feint de chercher le trouble de moteur qui l'empêchait de repartir et de céder ainsi le passage à celle qui le réclamait.

– Vous allez rester là encore longtemps? crie la jeune femme en descendant de voiture.

– Je ne sais pas ce qui se passe, mais je ne peux plus démarrer, tout est au point mort. Ce genre de voiture est très capricieux.

– Qu'est-ce que vous faisiez sur ce chemin?

– On m'a dit que je pourrais y pêcher avant le coucher du soleil. Regardez ma carte routière, quelqu'un du village m'a inscrit des indications.

– Vous êtes dans le bon coin, mais je ne comprends pas, il n'y a aucune rivière qui traverse cette route.

– Bon, me voilà bien avancé. Excusez-moi de ce contretemps, je me nomme Carl Bouchard, je suis de la région de Québec.

– Je me nomme Ève. Je suis une élève du grand prêtre Jean. Nous habitons à environ un mille dans la montagne. J'ai bien peur qu'il vous faille faire une petite promenade et vous rendre à la première maison pour que l'on vienne vous dépanner.

– Si on essayait de pousser ma voiture, peut être que cela vous permettrait de passer.

– Comme vous voudrez.

– Attendez, j'ai une corde, je vais attacher le volant pour garder les roues dans la bonne direction. Ainsi nous pourrions unir nos efforts pour la reculer.

Carbo s'exécute et prend soin de poser sa main gauche sur le frein manuel et le serre au maximum. Il attache le volant comme expliqué et aidé par Ève, ils essaient de bouger la grosse voiture qui ne bouge pas d'un centimètre malgré les efforts déployés.

– Je ne sais vraiment pas quoi vous dire mademoiselle, pourtant elle est sur l'embrayage neutre. Je n'y comprends vraiment rien.

– Écoutez, je dois aller au village sans faute ce soir. Je dois ramener des médicaments de toute urgence.

– Vous avez quelqu'un de gravement malade? demande le privé.

– Je n'ai pas à vous en dire davantage, mais je dois passer. Mettez-vous sur le côté, je vais essayer de passer. Les arbustes ne sont pas trop fournis, je pense pouvoir y arriver.

Ève remonte en voiture et enclenche aussitôt la transmission. Elle fonce devant elle, moteur en accélération puissante. Elle réussit à passer près de la Camaro, mais s'embourbe rapidement, le sol n'étant pas suffisamment solide pour supporter le poids de la grosse Ford.

– J'ai bien l'impression que vous allez devoir m'accompagner à la première maison du voisinage. Vous n'êtes pas dans une très bonne situation.

– Merde, de merde, cri Ève dont les origines refaisaient surface.

Carl a beaucoup de difficulté à garder son sérieux, devant cette élocution qui ne cadrerait pas avec le rôle que voulait projeter la jeune femme.

– J'ai bien l'impression que votre grand prêtre n'apprécierait pas ce genre de langage, dit-il en riant.

– Vous, fichez moi la paix, je ne vous ai pas sonné, dit-elle en frappant du pied sur l'aile avant de la *Ford*. Espèce de tas de ferraille de merde. Je savais que cela arriverait un jour.

– Vous m'en voyez désolé, dit le privé.

Ève ouvre la portière et saisit sa bourse de matériel tissé et munie d'un long cordon tressé. Elle en sort un paquet de cigarettes et s'allume rapidement. Ses yeux lançaient des flèches à l'endroit de celui qui lui avait causé tous ces problèmes.

– Je vais aller chercher du secours. Vous m'accompagnez?

– Non, c'est vous qui avez causé toute cette merde, faite votre part. Je ne bougerai pas d'un pouce.

Carbo retire sa clé de contact, enlève son frein d'urgence, embraye la transmission en première vitesse et barre ses portes. Il sait qu'il n'a pas à aller bien loin pour ramener du secours. Il avait remarqué la petite maison du cultivateur à un demi-mille tout au plus. Il prend bien son temps pour y arriver. Une fois sur place, le propriétaire lui offre de l'accompagner avec son tracteur de ferme. Les deux hommes roulent en direction de l'endroit.

- Vous savez où ça mène cette route? demande le fermier.
- Non pas du tout, je croyais atteindre une rivière pour la pêche.
- Je vous le conseille pas. Ceux qui restent en haut y vont vous tirer dessus s'ils vous voient. D'autres ont essayé avant vous et ils ont été drôlement reçus.
- Quelqu'un a été blessé? demande Carl.
- Non, mais ils ont reçus des avertissements de se tenir loin du campement.
- Pourquoi ne pas avoir averti la police?
- Vous savez, ici on aime pas le trouble. Les polices y en ont assez comme ça à faire. On y va pas, pis c'est toute.
- Vous, vous avez déjà parlé avec eux?
- Non, pas de danger, je reste chez nous. Ma famille est avertie, personne ne doit y aller. De toute manière, y font pas de mal, y prient le Bon Dieu.
- Vous connaissez quelqu'un qui pourrait m'en dire plus long? demande Carbo.
- Y aurait ben Ti-mé le garde-chasse. Vous avez juste à aller le voir. C'est le voisin par en bas de moé. Vous êtes qui pour que ça vous intéresse comme ça?

– Simplement curieux, c'est la première fois que j'entends parler d'une secte religieuse. Je veux en connaître un peu plus sur le genre de vie qu'ils y font.

– Allez voir Ti-mé, y va toute vous raconter avec une coupe de bière y jase plus.

Les deux hommes sont maintenant à la hauteur de l'entrée du petit chemin de bois. Le fermier recule son tracteur en position de solidité et muni d'une longue chaîne, il accroche la voiture, qu'il n'a aucune difficulté à traîner en lieu sûr. Sans dire un mot, Ève le salue de la tête, monte au volant et quitte les lieux. Carl paie généreusement le fermier qui au début refuse pour la forme, mais accepte finalement. Lorsqu'il a disparu, Carl remonte en voiture et fait marche arrière.

En quelques minutes à peine, il parvient à la maison du garde-chasse. Une petite maison qui ressemblait beaucoup plus à un chalet qu'à une résidence permanente. Un chien l'accueille en aboyant, pendant qu'un gros homme, vêtu pauvrement et sale, crie à son animal de rester tranquille.

– Bonjour, je suis Carl Bouchard. Je peux vous parler quelques minutes?

– Pourquoi pas, vous voulez quoi?

– Juste quelques informations par curiosité, à propos de la secte religieuse qui vit dans la montagne.

– Vous savez, j'en sais pas grand-chose.

– Racontez-moi toujours ce que vous savez, peut être que cela me comblera, on ne sait jamais dit Carbo en riant.

L'homme coloré lui raconte ce qu'il sait. En fait, pas grand-chose, mais quelques éléments surprennent celui qui l'écoute religieusement. La conversation des deux hommes dure un peu plus de trente minutes et Carl reprend sa route vers le motel. La noirceur tombe rapidement, alors que le soleil a complètement disparu à l'horizon.

~

Marie-Diane est allongée sur son lit dans les appartements du grand prêtre Jean. Elle reste là immobile, les yeux regardant dans le vide.

– Tu vas enfin me parler, dit Jean. Je suis ton supérieur, le représentant de la secte et de Dieu. Tu n'as pas le droit de rester silencieuse lorsque je te parle. Je t'ai choyée en te choisissant comme ma favorite, en plus de t'avoir donné ma semence pour que naisse de ton ventre, de ta chair, l'enfant de Dieu. C'est comme ça que tu me remercies.

La jeune femme ne clignote même pas des yeux, son regard demeurant fixe et perdu. Seule sa respiration était perceptible, quoique très lente. Les servantes l'avaient conduite sur le lit, après en avoir reçu les instructions du maître.

– Tu vas me répondre, sale ingrate, dit Jean en frappant brutalement Marie-Diane au visage.

Seule la tête de la jeune femme bouge sous le choc. Un mince filet de sang apparaît au coin de sa bouche entr'ouverte. Jean frappe à nouveau, criant de plus belle contre celle qui refuse toujours de lui adresser la parole. Il la soulève par les épaules, essayant en vain de l'appuyer contre le mur, elle retombe mollement sur le lit. Exaspéré par ce comportement, Jean sort de ses appartements et ordonne à deux de ses fidèles de reconduire leur sœur Marie-Diane, dans la remise en compagnie de sœur Blanche.

– Elle y restera jusqu'à ce qu'elle me demande pardon devant tout le groupe, ordonne Jean, le visage rouge de colère.

Les deux jeunes hommes soulèvent leur sœur sous les bras, mais elle ne s'aide d'aucune manière. Ils doivent la transporter jusqu'à l'endroit désigné par leur maître. Ils la déposent près de sœur Blanche qui, de son côté, ne bouge pas et ne réagit pas.

Une heure plus tard, une fois la prière terminée, le groupe se couche. La lumière, projetée par les lampes à l'huile, s'éteint. Seul demeure un surveillant à l'extérieur. Il porte une carabine à l'épaule, munie d'un puissant télescope. L'arme doit servir à éloigner du camp, toute bête indésirable qui pourrait déranger le sommeil de la communauté. Le ciel complètement libre de nuages permet à la lune de jeter une lumière suffisante pour qu'il puisse se promener et y voir clair, une fois ses yeux habitués.

~

Carbo se lève tôt, comme si un pressentiment l'y avait poussé. Il n'aimait pas ressentir ce genre d'état. Chaque fois, des choses douloureuses se produisaient. Il mange très peu, après avoir fait ses exercices matinaux. Monette n'est pas à la réception ce matin-là, il en est presque soulagé de n'avoir pas à lui tenir la conversation. Il regagne aussitôt son motel et vérifie à nouveau son équipement, espérant partir vers la Montagne du Lac aux Saumons dès le début de l'après-midi. Ses armes sont prêtes, chargées à bloc. Il demande qu'on lui prépare un petit goûter de camping, qu'il prendrait lors de son départ peu après le dîner.

Allongé sur son lit, alors qu'il lit le journal du matin, le téléphone sonne.

– Monsieur Bouchard, c'est Jean Eudes Poussart.

– Que se passe-t-il? demande Carbo.

– C'est que, Ève est ici pour ramasser l'argent des chèques. Elle est seule, je ne comprends pas. Qu'est-ce que je dois faire?

– Retenez-la à votre bureau, j'arrive.

En moins de temps qu'il ne fallut pour le dire, le privé se présente à la banque et rejoint rapidement l'assistant gérant, à la grande surprise d'Ève qui le reconnaît lorsqu'il entre.

– Alors vous êtes descendue chercher des médicaments de toute urgence, dit Carbo en entrant. Vous, laissez-nous, ordonne-t-il au banquier inquiet.

- Qui êtes-vous et que me voulez-vous?
- Ne vous en faites pas, je ne suis pas policier. Je suis un détective privé qui travaille pour quelqu'un qui veut retrouver sa fille.
- Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.
- Une jeune femme du nom de Marie-Diane est à votre campement. Je dois la faire sortir de là et la ramener avec moi. Est-ce clair?
- Pourquoi voulez-vous faire du mal à notre secte?
- Je ne vous veux aucun mal. Tout ce que je veux, c'est cette jeune femme et je prendrai tous les moyens pour le faire. J'irai même jusqu'à recourir à la police s'il le faut.
- Elle est avec Jean cette salope. Si je vous aide, vous n'allez pas le dire à Jean n'est-ce pas?
- Vous ne semblez pas en très bon terme avec elle, fait remarquer Carbo.
- Non, elle a pris ma place auprès de Jean. Il en a fait sa favorite et moi, je ne suis bonne qu'à boucher les trous, répond Ève en s'allumant une cigarette.
- Il lui a fait du mal?
- Non pas vraiment. Il a juste eu une relation avec elle. Il veut en faire une sainte, celle qui portera son enfant, l'enfant de Dieu, le fils de Dieu.

Carl ne peut retenir le violent coup de poing qui s'abat sur le gros bureau de chêne brun, faisant sursauter Ève et tous les employés de la banque. Heureusement, le directeur est absent pour la journée, ce qui donne toute autorité à Poussart d'intervenir auprès du personnel. Sur un signe de tête de la part du privé, Poussart entre dans son bureau.

– Vous lui avez remis l'argent?

– Non, monsieur je vous attendais, comme vous me l'aviez ordonné.

– Remettez-lui, elle y a droit.

– Bien monsieur.

En quelques minutes, Poussart revient avec une grande enveloppe, qu'il dépose sur son bureau devant Carl.

– Maintenant, laissez-nous, ordonne le privé. Une fois la porte refermée. Je vous échange cette enveloppe contre un plan détaillé du campement. C'est une preuve que je n'en veux pas à votre secte, même si cet argent est illégal, non?

– Notre grand prêtre ne la laissera jamais partir, il l'aime.

– Je ne lui demanderai pas son avis, je vais simplement la faire disparaître et vous allez m'y aider, n'est-ce pas?

– Qu'est-ce que je peux faire?

– D'abord, nous ne pouvons rester ici devant tous ces gens. Vous allez me suivre avec votre voiture jusqu'à mon motel. Nous serons plus en mesure de parler librement. De toute manière, vous pouvez avoir

confiance en moi, j'aurais pu vous agresser hier soir et je n'en ai rien fait.

– Ouais! D'accord, je vous suis.

– N'oubliez pas que c'est moi qui ai votre argent, lance Carbo en la laissant passer devant lui.

## **Partie cinq**

La Z 28 démarre rapidement vers la Montagne du Lac aux Saumons. Ève est demeurée au village sur ordre de Carl, qui lui a promis que son seul but était d'enlever Marie-Diane du campement. Il ferait tout en son possible pour n'avoir pas à toucher, à qui que ce soit d'autre des occupants. Il partait confiant, car jamais elle ne pourrait aviser les autres, n'ayant aucun moyen de communication. Il ne pouvait donc pas craindre d'être victime d'une surprise. C'était sans compter qu'il avait conservé l'enveloppe, ce qui était un puissant élément pour qu'Ève se tienne tranquille au motel.

La Camaro est garée à l'abri des regards sous des branches d'arbres coupés à même la forêt. Armé de son 9 mm, doublé de son calibre 12 en bandoulière, il avance maintenant vers l'endroit parfaitement dessiné par Ève. Après avoir traversé un petit ponceau, il entend un bruit de branche cassée. Il s'arrête aussitôt, demeurant immobile et cherchant à repérer la cause de ce bruit. Après deux minutes d'attente, alors qu'il est à couvert sous une grosse épinette dont les branches

touchaient presque le sol, il aperçoit finalement l'auteur de ses craintes. Un homme dans la vingtaine marchait lentement, carabine munie d'un télescope en main, à la recherche d'un gibier.

Lorsqu'il fut à la portée du privé, ce dernier bondit comme un fauve sur sa proie et tous deux roulent au sol. Devant la force de cet assaut, l'homme ne put réagir assez vite. Déjà, son agresseur était agenouillé sur lui, canon d'une puissante arme de poing sur le front. Il tremble de tout son corps, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait.

– Qui es-tu? demande Carbo, le visage noirci d'une crème de maquillage de camouflage.

– Je fais partie de l'Église du Regard de Dieu. J'habite ici pas très loin.

– Que faisais-tu armé dans cet endroit?

– Je dois chasser pour nourrir mes frères et mes sœurs.

– Tu es seul?

– Oui et je dois être rentré pour le coucher du soleil. Nous ne sommes pas des agresseurs, nous sommes des religieux, des pacifistes. Les armes ne nous servent que pour nous nourrir et nous défendre contre les bêtes sauvages qui pourraient nous attaquer.

– À quelle distance sommes-nous de ton camp?

– À environ 1/4 de mille, tout au plus. Laissez-moi partir, je ne vous voulais aucun mal.

– Malheureusement, je dois te garder. Je dois me rendre à ton campement, j'ai quelqu'un à y prendre pour la ramener avec moi.

– Je peux vous aider si vous voulez, notre grand prêtre ne garde personne contre sa volonté et notre campement est ouvert à toute personne en détresse. De qui s'agit-il?

– Une jeune femme nommée Marie-Diane, voici sa photographie.

L'homme regarde la photo et ses mains se mettent à trembler. Même son visage change de couleur, ses petites pommettes rouges passent au blanc cire. Ce qui ne peut échapper au privé qui observait attentivement ses réactions.

– Tu la connais, n'est-ce pas?

– Oui, elle est bien au campement parmi nous, elle est la préférée de notre grand prêtre. Mais...

– Mais quoi, continu?

– Elle est en punition pour avoir manqué de respect au grand prêtre. Je n'en sais pas davantage.

– Où est-elle en punition, dans quelle partie du camp?

– Je ne suis pas certain, mais je pense que ça doit être dans la remise.

– Montre-moi sur ce dessin?

– C'est là, indique l'homme en désignant la partie Est supérieure de la croix.

– Peut-on y avoir accès par l'extérieur?

– Non, il faut passer dans le souterrain en entrant par-là en indiquant du doigt l'endroit précis.

– Si je passe par cet endroit, est-ce que je risque de rencontrer quelqu'un?

– Je pense que oui, on passe tous à cet endroit pour aller à la salle de bain ou à la remise et en plus, vous avez la salle où tout le monde habite, notre salle commune. Vous ne voulez pas que je vous conduise à notre grand prêtre, il vous aidera certainement. Si sœur Marie-Diane veut partir avec vous, il ne la retiendra pas.

– Non, je préfère procéder autrement. Tu vas m'excuser, mais je dois t'attacher pour éviter que tu ameutes les autres. Je ne veux pas de mauvaises surprises. Tourne-toi, les mains derrière le dos.

En un tour de main, Carbo attache solidement le jeune homme qui n'offre aucune résistance, se soumettant entièrement, tout en prononçant une prière à voix basse. Pour éviter qu'il ne soit victime d'une bête sauvage, il le conduit à la Camaro et l'y enferme.

Comme il approche dix-huit heures, la tombée du jour commencera bientôt. Les autres s'inquiéteraient vite du retard de leur ami. Avant la pleine noirceur, ils se mettraient à sa recherche. Afin de mettre toutes les chances de son côté, le privé décide d'accélérer le pas.

Il s'approche du camp le plus près possible. Il entend des voix au loin. Il entre profondément dans le bois en quittant le sentier piétonnier. À peine une minute plus tard, il voit clairement le campement et les

gens qui travaillent autour. Certains sont dans le grand jardin cueillant des légumes, alors que d'autres fendent ou coupent du bois.

Deux hommes se promènent arme à l'épaule en observant la forêt. Carl sait qu'ils effectuent leur travail de surveillance contre les bêtes sauvages qui pourraient éventuellement s'attaquer à leurs amis. C'était de jeunes hommes âgés tout au plus de 22 ou 23 ans. Ils n'avaient pas le visage de gens agressifs, ce qui confirmait les dires de celui qu'il avait capturé quelques minutes auparavant. Pour l'instant, trop de monde aux alentours, il doit patienter jusqu'à complète noirceur. De toute manière, il n'aurait pas trop longtemps à attendre, à peine deux heures.

Il s'installe confortablement et jumelle en main il observe le visage des gens qu'il peut voir. Aucun n'était plus âgé que trente ans, pas de mastodonte en soi. Ils sont tous d'une grandeur et grosseur moyenne pour ne pas dire chétive. Tous portent la robe brune touchant presque le sol, surmonté d'un crucifix attaché à un cordon noir ou blanc. Ils s'appliquent dans leurs travaux et personne ne parle ou ne sourit. Leurs visages sont tristes, même ceux des petits enfants dont il fait le compte, six en tout, d'âge variant de quelques mois à deux ou trois ans à peine. Une jeune femme s'occupe d'eux à proximité du plus grand bâtiment.

Tout à coup une cloche sonne. Les travailleurs s'arrêtèrent, ramassent leurs outils et tous rentrent, sauf les gardiens qui continuent leur ronde. Après quelques minutes, un homme plus âgé que les autres et

portant une longue barbe sort à l'extérieur en criant aux gardiens de le rejoindre. Il s'entretient avec eux quelques minutes et tous deux repartent, mais cette fois prennent le sentier par où Carbo était arrivé. Il comprend que les recherches commencent pour retrouver leur ami qui n'était pas rentré au bercail. Pourtant, quelqu'un d'autre manquait à l'appel, Ève. Quelqu'un s'affairait à allumer des lampes à l'huile installées un peu partout pour éclairer le campement et possiblement pour guider les chercheurs à leur retour, pense-t-il. À plusieurs reprises, l'homme à la barbe sort dehors en observant au loin si quelqu'un venait. Il attend forcément ceux qui manquent. De ses jumelles, il peut lire l'inquiétude sur le visage de celui qui devait être le grand prêtre, Serge Dumontier lui-même. Il pouvait avoir environ 35-38 ans, bonne carrure, mesurant près du 6 pieds. Il ne semblait porter aucune arme, du moins à vue.

Environ deux heures plus tard, les deux gardiens revinrent bredouilles de leurs recherches. Ils sont accueillis par celui qu'il croit être Dumontier. Il les frappe violemment au visage, en les poussant vers l'intérieur.

~

– Vous n'êtes que des incapables. Vous n'aurez aucun souper, aucune nourriture pour votre punition. Vous avez manqué à votre devoir en ne ramenant pas votre frère.

– Maître, nous nous sommes rendus à l'endroit de la voiture et notre sœur Ève n'y était pas non plus. Nous regrettons de n'avoir pas réussi à les retrouver.

– Lavez-vous et priez pour que Dieu vous pardonne votre faiblesse. Demandez-lui qu'il ramène à nous, nos deux brebis égarées.

Le grand prêtre se dirige vers la longue table centrale, sur laquelle se trouvait le repas de tous les membres. Il entonne un chant religieux, demandant à Dieu de pardonner à ceux qui l'avaient offensé et de bénir ce repas qu'il avait bien voulu leur procurer par le fruit de la terre. Toutes les personnes présentes sont têtes basses et mains jointes, répondant au chant de leur maître suprême. Dès que la prière est terminée, les femmes servent la soupe aux enfants et aux hommes, puis au grand prêtre. Ils mangent au signal donné par Jean qui bénit de la main ce qu'ils vont manger.

Une fois le repas terminé, les femmes s'occupent de laver les enfants puis de les coucher, alors que les hommes font la lecture de la bible à haute voix. Après environ une heure de lecture, Jean les interrompt.

– Vous savez tous que notre frère n'est pas rentré au camp. Peut-être s'est-il égaré en forêt. Il y a aussi notre sœur Ève qui n'est pas revenue du village. Notre véhicule commence à être vieux, alors il n'y a pas lieu de nous inquiéter. Elle rentrera certainement demain, nous l'attendrons avec impatience. En attendant, que les hommes désignés commencent à nettoyer le plancher pendant que nos sœurs laveront la vaisselle et verront à coucher les enfants. Je vous attends tous dans

une heure pour la prière du soir dans la grande salle. Saül, tu iras porter le pain et l'eau à nos sœurs Marie-Diane et Blanche. Ajoute quelques légumes à leur portion. Dieu veut qu'elles nous reviennent en santé.

~

Pendant ce temps Carbo a rebroussé chemin, mais avant, il a fait monter son prisonnier derrière et encore bien ficelé, un bâillon sur la bouche. Il monte en voiture et descend le petit chemin cahoteux pour arriver à la route de gravier. Il roule quelques instants et s'arrête chez le fermier qui, la veille, l'avait aidé à dépanner Ève.

Le petit homme sort sur la galerie lorsqu'il entend aboyer les chiens. Il reconnaît aussitôt la voiture de celui à qui il avait parlé.

– J'espère que vous n'êtes pas encore en panne? demande l'homme en riant.

– Non, j'aurais juste besoin de téléphoner si vous me permettez?

– Le phone cé comme lé tracteurs, cé faite pour dépanner, entrez!

– Je vous remercie, vous êtes gentil.

– Que cé que vous faite encore dans le coin à cette heure?

– Pas grand-chose, j'ai juste un petit problème à régler en ville.

– Sarvez-vous, le phone est là.

– Bonsoir madame, vous êtes gentille de me permettre d'entrer ainsi chez vous à une heure aussi tardive.

La femme se contente d'un sourire, finissant de laver sa vaisselle, pendant que Carbo compose le numéro.

– Je voudrais parler au Sergent Robitaille s'il vous plaît.

– Robitaille à l'appareil, répond l'homme.

– Sergent, mon nom est Carl Bouchard. Je suis présentement chez monsieur, attendez un instant. Il se tourne vers l'homme en lui demandant son nom.

– Antoine Cooper.

– Je suis chez monsieur Antoine Cooper, sur la route de la Montagne du Lac aux Saumons. Il faut que je vous vois immédiatement, c'est de la plus haute importance.

– Vous n'avez pas vu l'heure qu'il est, mon travail est terminé depuis dix-sept heures.

– Sergent, tout ce que je peux vous dire au téléphone, venez me rencontrer immédiatement, c'est urgent. Je vous attends, dit Carbo en refermant le téléphone.

– Vous y êtes pas allé de main morte avec Robitaille. Vous allez payer ça quand y va arriver icite. Cé pas un tendre lui.

– Ne vous en faites pas pour moi, je suis assez grand pour me défendre.

– Y a pas de doute, mon cher monsieur.

– Si vous permettez, je vais l'attendre dans ma voiture pour ne pas abuser de votre hospitalité.

– Vous pouvez rester icite si vous voulez.

– Merci, mais je préfère l'attendre dehors, merci et bonne nuit.

Il sort de la maison qui ne sentait pas très bon, quoique relativement propre. Une odeur de vieille pipe y régnait. Il s'installe dans la Z 28 et s'approche de l'entrée, près de la route. Robitaille va arriver dans les quinze ou vingt minutes tout au plus.

Comme prévu, le policier arrive à toute vitesse et faillit passer tout droit devant l'entrée. Les lumières de la Camaro s'allumèrent, puis se refermèrent. L'auto banalisée s'arrêta à sa hauteur, pendant qu'il attendait debout appuyé contre sa portière.

– Vous en avez un toupet de me faire venir jusqu'ici à cette heure, crie presque le sergent, visiblement en colère.

– Vous allez vous calmer, sergent. J'ai des choses importantes à vous dire. Assoyons-nous dans votre voiture, la mienne n'est pas très confortable.

– Vous avez besoin d'avoir de bonnes raisons.

Une fois installé confortablement, Carl entreprend le récit de ce qu'il avait fait ces derniers jours. Le policier n'en croit pas ses yeux. À plusieurs reprises, il veut l'interrompre, mais de la main, Carbo lui signifie de se taire.

– De quel droit avez-vous osé faire de telles choses. Vous n'êtes pas policier et vous n'avez aucun droit d'agir ainsi. Vous avez beau être un privé comme vous dites, cela ne vous confère pas les droits réservés aux policiers. Vous avez agi illégalement, je dois vous arrêter.

– Calmez-vous sergent, je n'ai pas fini. Remisé votre arme, cela ne m'impressionne pas du tout, j'en ai vu bien d'autres. Laissez-moi terminer mon histoire.

– Vous êtes un fou dangereux, monsieur et je ne veux pas en entendre plus long. Vous êtes en état d'arrestation, tout ce que vous direz pourra servir de preuve contre vous lors de votre mise en accusation ou votre procès. Mettez les mains bien en vue et ne bougez plus.

Le sergent Robitaille, de sa main libre, sort ses menottes et ordonne à celui qu'il menace de son arme de les mettre sans faire de gaffe. Carl s'exécute sans rouspéter. Aussitôt après le policier veut mettre en route, mais son invité intervient.

– Avant de commettre une bêtise irréparable, fouillez dans ma poche. Vous allez y trouver un document qui vous fera changer d'idée.

Rapidement le sergent fouille et sort l'enveloppe blanche aux armoiries de la Province de Québec. Il déchire l'enveloppe et parcourt rapidement les quelques lignes, il reste bouche bée en lisant la signature au bas, Paul Sauvé, Premier Ministre du Québec. Il regarde son criminel, ne sachant plus quoi dire ou faire.

- Vous allez m'enlever ces menottes maintenant et vous calmer?
- Je vous fais toutes mes excuses, monsieur Bouchard. Nous n'avons pas vraiment l'habitude de ce genre de situation dans ce coin. Que dois-je faire pour vous aider?
- D'abord, avoir votre entière collaboration comme exigée par le premier ministre. Je veux votre présence avec vos hommes, demain matin à la première heure, disons six heures. Je veux que vous soyez à bord d'un hélicoptère qui se posera à la même heure au centre du campement. Pour le reste, je m'en occupe personnellement.
- Est-il trop indiscret de vous demander qui est la personne que vous devez sortir du camp?
- Ceci est confidentiel et doit le demeurer. Il s'agit de la fille de Paul Sauvé.
- Quoi! La fille du premier ministre est là.
- En effet. Vous avez une radio portative avec vous?
- Oui, dans le coffre à gant.
- Je vais en avoir besoin pour vous contacter demain matin, au cas où le plan changerait. Préparez-vous à toute éventualité et attendez mon appel ici même à cinq heures. Prenez vos dispositions pour l'hélicoptère, au pire louez-en un, c'est nécessaire.
- Je ferai comme vous dites. Cependant, je dois contacter mes supérieurs à Rimouski.

– Il n'en est absolument pas question. Moins il y aura de monde au courant, mieux cela vaudra. À bien y penser, ne demandez pas l'hélico de Rimouski. Louez-le, nous aurons moins de questions à répondre. Je paierai tous les frais.

– C'est donc vous qui étiez à l'aéroport hier soir.

– Qui vous a dit cela?

– Vous savez, les choses se savent drôlement vite dans cette région.

– C'est pour cette même raison que je vous demande la confidentialité la plus totale. Pas même à vos hommes, sergent.

– Bon, je ferai comme vous dites.

– J'oubliais! J'ai un des membres de la secte dans ma voiture. J'ai dû l'immobiliser pour ne pas qu'il éveille les soupçons des autres. Il doit commencer à être complètement engourdi depuis le temps qu'il est là. Auriez-vous la bonté de l'amener avec vous au poste et de le garder jusqu'à la fin de cette affaire?

– Bien sûr, je m'en charge, il sera mis en sécurité.

~

Carbo est de retour à son poste d'observation en bordure de la forêt. Des lampes à l'huile brillent encore à l'extérieur. On espérait toujours le retour des deux membres manquant. Dans les bâtiments, une faible lueur est encore visible. Il préfère attendre que tout soit complètement

éteint pour agir. La lune est haute dans le ciel et toujours pas un nuage. Il distingue les toitures recouvertes de branchages verts. Ainsi, il n'aura aucune difficulté à s'approcher de la partie qu'il visait, la remise. Le seul problème serait d'y entrer.

C'est maintenant l'heure, plus un bruit, plus de lumière intérieure. Il rampe jusqu'à la toiture. Lentement, il arrache les branchages qui recouvrent le toit de tôle. Heureusement qu'il avait pris la précaution de se munir de sa barre à pneus. À l'aide de son couteau de chasse, il soulève la tête des clous à couverture, s'appuyant sur la barre pour arracher le tout. Après une bonne heure de mouvement lent et précis, il réussit à soulever le coin de la première feuille, suffisamment pour pouvoir éclairer l'intérieur de sa lampe miniaturisée, mais puissante. L'odeur qui s'en échappe faillit le faire vomir. Deux femmes s'y trouvaient. L'une semblait dormir, genoux repliés en position assise, les bras appuyés sur ses genoux pour se faire une taie d'oreiller. Quant à l'autre, elle était allongée sur le dos, recouverte d'un drap taché de brun. Elle avait les yeux fermés, mais ne semblait pas respirer, son teint paraissait étrange, sans doute avait-elle rejoint la mort.

Le bruit ne semblait pas avoir affecté l'autre prisonnière. Il réussit à ouvrir suffisamment grand pour pouvoir se glisser à l'intérieur. Une fois sur le sol, il touche à la femme allongée. Son corps est froid et rigide et il constate que la décomposition a commencé à faire son œuvre, ce qui explique la senteur nauséabonde. Il ramène alors le

drap sur son visage, puis s'approche de la deuxième. Il soulève sa tête. Elle ouvre les yeux devant la densité de la lumière, mais semble complètement perdue. Carbo retire son blouson et la recouvre délicatement. Il venait de reconnaître celle qu'il cherchait, Maire Diane Sauvé, et cela, malgré l'énorme changement si comparé à la photographie remise par son père. Comment un homme pouvait-il être aussi religieux et aussi cruel en même temps? se demande Carbo. Il ne peut plus se contenter de ramener Marie-Diane, il doit intervenir et permettre l'arrestation de cet individu qui s'arrogeait le droit de vie ou de mort sur les siens. Il prend place sur le sol près de Marie-Diane, le temps de reprendre ses esprits. La jeune femme ne s'occupe pas de lui, sa tête était à nouveau appuyée sur ses bras repliés. Bientôt, ce serait le lever du jour et il pourrait agir

~

À quatre heures trente du matin, déjà la clarté se lève avec le jour. Il avait pris soin de refermer le coin de tôle, afin de garder la pièce dans le noir absolu. Soudain, il entend quelqu'un qui semble tout près. Il frappe délicatement sur la porte, puis il entendit la barrure se soulever.

– Qu'est-ce qu'il y a sœur Marie? demande une voix féminine.

Aussitôt Carbo saisit la porte qu'il tire de toutes ses forces. Une jeune fille va aussitôt donner durement contre le mur de bois rond et s'écroule dans une lamentation. Après avoir vérifié son état, il

constate qu'elle n'était pas gravement blessée, seulement assommée. Une lampe à l'huile éclaire le corridor faiblement. Il marche lentement vers la porte qu'il voit maintenant devant lui. Une fois qu'il l'eut atteinte, il l'ouvre avec précaution. Deux femmes s'affairent à allumer le poêle, pieds nus, sur le sol de bois rugueux. Il referme aussitôt et s'éloigne. De retour dans la remise, il s'empare de sa radio-émettrice.

– Sergent vous êtes là? demande-t-il.

– Je vous écoute, monsieur Bouchard.

– Vous avez tout ce dont nous avions convenu?

– Oui tout! Avez-vous de nouvelles instructions?

– Non, vous agissez comme prévu.

– Dans quelques minutes, mes hommes seront en place. Ils ont ordre de ne pas tirer, à moins d'y être vraiment contraints.

– C'est très bien. Je vous attends donc à six heures... Terminé!

La porte s'ouvre à nouveau. Un homme vêtu de sa grande robe brune marche dans sa direction en regardant le sol. Aussitôt qu'il est assez près, Carbo l'empoigne rapidement et le neutralise. Il le dépose dans la remise près de celle qui ne s'éveillerait plus. Il n'a plus le choix, il doit intervenir avant que tout le monde ne soit éveillé.

Au pas de course, il arrive près de la porte qu'il ouvre d'un geste sec. Il pénètre dans la grande pièce en se dirigeant vers le poêle dont il frappe violemment le tuyau qui tombe en morceau sur le sol. Déjà, la fumée envahit la pièce. Des cris proviennent maintenant de toute

part. Il en profite pour se diriger directement dans la pièce où dort le grand prêtre Dumontier.

D'un violent coup d'épaule, il fonce dans la porte qui cède sous son poids. Trois femmes se lèvent rapidement en criant de peur. Dumontier est surpris de cette attaque, au point qu'il reste dans son lit. Carl saute sur lui, mais il est repoussé violemment, recevant du même coup une large entaille au bras gauche. Le grand prêtre est complètement nu et se tient debout, couteau en main.

– Vous n'avez pas le droit de nous attaquer ainsi, qui êtes-vous?

– Je suis venu chercher Marie-Diane.

– Elle ne partira jamais avec vous. Mettez vos mains sur la tête. Vous autres retirez-lui ses armes, ordonne-t-il aux femmes qui n'osaient pas bouger.

– Vous allez déposer votre couteau lentement sur votre lit, dit Carl en sortant rapidement sorti son 9 mm, qu'il arme aussitôt.

Il ordonne aux femmes de sortir et d'aviser les autres de ne pas intervenir. Il tire un coup de feu en direction de Dumontier, mais en visant le sol. Ce dernier lâche son arme blanche qui plante dans la terre battue. Il recule vers son lit pour y prendre une couverture avec laquelle il se couvre. Pendant ce temps, de sa main libre Carbo empoigne la radio et demande aussitôt à Robitaille d'intervenir. Par la suite, il attache solidement Dumontier et procède à une fouille de la pièce

À peine quelques minutes plus tard, l'hélicoptère se pose devant le grand chalet. Une dizaine d'autres policiers en uniforme font irruption du bois en courant arme à la main vers la bâtisse principale.

Le Sergent Robitaille arrive dans la pièce où se trouve Carbo, calibre 9 mm en main, prêt à tirer.

– Du calme sergent, tout est terminé. Je pars avec vous savez qui et je prends votre hélico. Vous rentrerez avec vos hommes et ramasserez ma voiture au passage. Je dois me rendre immédiatement à l'hôpital de Rimouski avec elle. Son état de santé semble critique. J'oubliais! Vous trouverez une jeune femme morte dans la remise. Il y a deux autres personnes avec elle, je les y ai enfermées. Je vous communique des nouvelles aussitôt que possible. Merci de votre assistance. Avant de partir, Carl ramasse une valise trouvée sous le lit de Dumontier. Elle contenait plus de 300 000 \$ en coupures de 100 \$. Robitaille veut savoir ce qu'elle contient. D'une réponse vague, il fait référence aux vêtements de Marie-Diane.

– Merci à vous, monsieur Bouchard.

– À bientôt!

Aussitôt qu'il soulève Marie-Diane dans ses bras, Carbo la transporte dans l'hélicoptère. Ils décollent pour l'hôpital de Rimouski qui est aussitôt avisé de leur arrivée avec une urgence.

Carl emprunte la radio du pilote et demande qu'on le mette en communication avec un numéro de téléphone privé. Quelques secondes plus tard.

– J'écoute, répond une voix endormie.

– C'est moi. Tout est terminé, mais j'ai un pépin. La personne que tu sais est en très mauvais état, tu ferais bien de rappliquer avec son père. Nous serons à l'hôpital de Rimouski.

– Nous y serons dès que possible.

~

Quelques heures plus tard, Carl se retrouve au poste de police. Il parle quelques minutes avec le sergent Robitaille, puis le quitte en lui donnant la main, promettant bien de le tenir au courant du déroulement des choses. Il l'avise aussi qu'un certain Denis Fortin communiquerait avec lui, afin de lui faire parvenir certaines preuves, entre autres, une somme d'argent considérable, amassée par Dumontier, argent qui est la propriété du gouvernement.

En approchant de Québec, il communique avec Josiane qui doit impatiemment attendre son appel. Un bon repas est prévu pour son arrivée à *La Boustifaille* où il lui racontera le dossier complet.

Pendant ce temps, le premier ministre est arrivé au chevet de sa fille. Des larmes coulent sur ses joues en constatant son état de santé précaire. Jamais, il n'aurait imaginé la retrouver ainsi. Les médecins

lui confirment que l'état physique va s'améliorer rapidement, mais quant à son état mental...

**À SUIVRE...** dans une autre aventure, **CARBO 8... Détruire pour construire.**